

DIRECTION DES PRISONNIERS DE GUERRE
COURRIER
1 - JUIL 1944
N° 38889
Bureau 3^e BUREAU

BIBLIOTHÈQUE
DE LA
GUERRE
MUSÉE

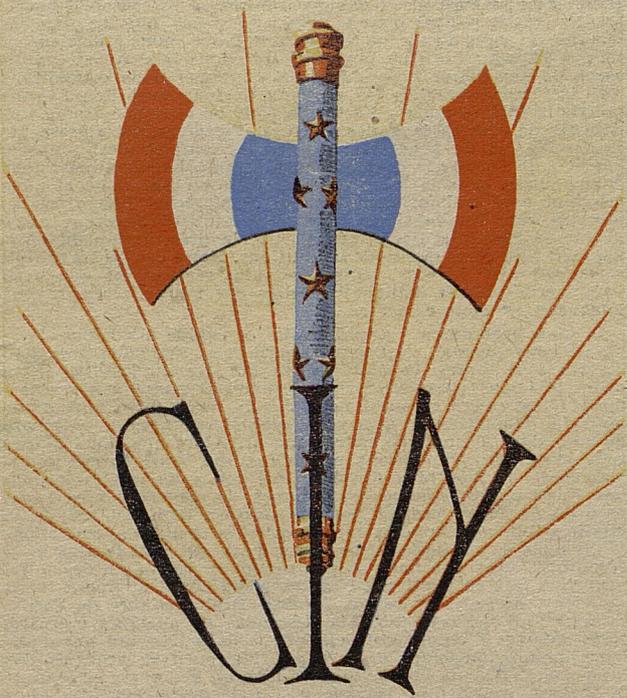
ESPESPOIR

ORGANE DE LIAISON
DES PRISONNIERS DU STALAG VC

Directeur: ANDRE-MASSON

N° 10 et 11

ACTIVITE DU C. I. N.



La série de nos conférences de quinzaine se poursuit toujours avec succès. Les dernières en date, tout en se maintenant sur un plan général, ont traité de sujets d'un ordre plus spécial que les précédentes.

Ce fut d'abord un exposé très clair et très vivant de notre camarade Raffestin sur l'Agriculture, ou, plus exactement, sur « Les tendances d'une politique nouvelle en matière agricole ». Dans une première partie, Raffestin nous brosse un tableau d'ensemble de la France agricole ; importance de la production, qui dépasse celle de l'industrie ; importance de la population rurale qui représente 45% de notre population totale ; conditions d'existence du paysan qui donnent à son esprit un double caractère de prévoyance et de méfiance. La deuxième partie est consacrée aux tendances nouvelles, qui s'inspirent de nos grandes traditions nationales : organisation corporative et syndicalisme agricole, et toutes les institutions

qui s'y rattachent : Mutualité, Coopération et Crédit agricoles d'une part, organismes chargés des questions de la production et de la vente des produits d'autre part. Et après avoir expliqué comment cet ensemble d'activités agricoles s'ajuste avec l'ensemble des autres activités du pays (rapports interministériels, organisations interprofessionnelles), le conférencier conclut en insistant sur la nécessité de replacer le paysan de France dans le rang qu'il mérite.

Notre camarade Guénon traita ensuite de la Politique Financière du Maréchal. Il le fit en homme qui sait se mouvoir avec beaucoup d'intelligence et de précision dans les arides questions d'ordre économique. Son exposé ne fut pas sec, bien au contraire : les chiffres mêmes qu'il cita rendaient un son pathétique. Il nous est malheureusement impossible de résumer cette causerie, qui s'appuie sur une très abondante documentation, sans la réduire à des proportions minuscules qui en déformeraient le sens et en amoindrieraient la portée. Nous nous contenterons donc de nous incliner devant la haute compétence de notre camarade, dont les lumières pourront toujours être appréciées de ceux qui s'intéressent à cet ordre de questions.

**

Parallèlement aux conférences, d'attrayantes expositions continuent de se succéder chaque quinzaine dans les locaux du C.I.N. Deux de ces expositions ont eu lieu depuis notre dernier compte rendu.

La première, faisant suite à la Conférence de l'Abbé Richefeu, dont nous avons précédemment parlé, ainsi qu'aux différentes manifestations qui se sont déroulées durant la semaine des Provinces Françaises, comportait un très bel ensemble de documents photographiques sur nos cathédrales gothiques et une série de fraîches aquarelles représentant des costumes et des intérieurs de la Normandie, charmante province qui se manifesta peu au cours de la vibrante semaine des Provinces, et méritait peut-être mieux que l'humble hommage d'un panneau d'exposition. Quelques scènes de la vie bretonne complétaient cet ensemble varié.

L'exposition actuelle, qui illustre la conférence de Raffestin sur l'Agriculture, a été conçue par Marcel Henry dans le même esprit que celle de la Jeunesse, décrite dans notre précédent numéro. De grands panneaux très aérés où le texte et les images se complétaient dans une harmonieuse disposition, nous résument d'une façon frappante les aspects essentiels des grandes productions de notre sol. Félicitons notre ami Henry pour son beau talent.

40 B 1071 R3

Notre Force Suprême

par ANDRE-MASSON



« La vie n'est pas neutre. »
Le Maréchal l'a proclamé. Elle
l'est moins que jamais quand les
morceaux d'un monde se brisent
les uns contre les autres et que
le destin des peuples se forge
durement dans la guerre. Ne croyons jamais que l'épreuve
n'a que le sens d'un « mauvais moment à passer » et qu'il
suffit de courber la tête sous l'orage pour la redresser
ensuite, aussitôt le calme revenu. Nous avons en mains
aujourd'hui le destin de notre Pays, de nos foyers, tout
l'avenir d'un peuple. La passivité, l'immobilité, l'indifférence,
prendraient en un pareil moment l'apparence même de la
mort.

Le Maréchal a dit aussi : « Qui n'est pas avec moi est
contre moi. » Ces paroles nous dictent notre devoir. Devoir
dans les mots, devoir dans les actes, devoir de la vie. Or, le
Maréchal n'est pas seulement le beau symbole de la France
qui veut survivre ; ce qu'il représente c'est l'œuvre même
qui précisément nous permettra de survivre. Cette œuvre,
c'est l'ensemble de la Révolution Nationale, c'est la totalité
de ses artisans. Nous n'avons pas à disséquer les idées, les
décisions ou les hommes. Nous avons à tout accepter en bloc.
A tout soutenir en bloc. Nous avons à entrer dans ce bloc
avec l'ensemble de nos forces vivantes et militantes. Nous
sommes exilés et captifs, c'est entendu. Mais puisque c'est le
Chef qui nous demande de travailler avec lui, tout refus de
faire le possible et l'impossible pour l'aider effectivement sur
le terrain où nous vivons, toute abstention, toute hésitation,
toute attente à l'heure où la France lutte durement pour son
unité et son salut, doit être considérée comme une désertion
criminelle.

L'Espoir est un Combat ! écrivions-nous voici près d'un an dans
notre premier numéro. L'Espoir est de plus en plus un combat
au fur et à mesure que le temps passe et que l'épreuve
s'alourdit dans nos cœurs. Il ne nous est pas défendu de
souffrir. Mais il nous est commandé par le destin de souffrir
en hommes forts, inébranlables, si nous voulons que soit un
jour sauvé notre Pays. Il le sera en effet par nous, à notre
retour, à quelque moment que s'ouvrent enfin les portes des
Stalags. Tout ce qui est fait aujourd'hui n'est qu'œuvre de
sauvetage, de déblaiement, de préparation. Le Maréchal et
ceux de sa dure équipe ont fait place nette. Ils ont creusé
dans le sol de la Patrie des fondations profondes, mais l'édi-
fice ne sera pas bâti sans nous. La France compte sur ses
prisonniers. Les prisonniers n'ont pas le droit de décevoir la
France. Plus de deux ans se sont écoulés, plus de deux ans
d'espairs déçus. Néanmoins nos forces morales et même phy-
siques ne sont-elles pas encore intactes ? Nous résisterons
tant qu'il le faudra. Ce sera « ça » notre revanche. Et nous
qui serons passés dans ce fameux creuset de l'épreuve, nous
qui en serons sortis avec des nerfs et des muscles d'acier, des
énergies trempées, nous rentrerons un jour dans nos foyers,
nous serrerons longuement, farouchement sur nos cœurs nos
femmes, nos enfants et les chers vieillards qui ne veulent pas
mourir sans nous avoir revus. Puis nous déciderons, simplement,
mais irrésistiblement, de tous nous mettre à l'œuvre, à quelque
prix que ce soit pour redresser notre Pays.

Nous vivons aujourd'hui dans la pensée de cette mission.
Et nous sommes tellement sûrs de la remplir que notre
ESPQIR, quelles que soient la durée et l'intensité de notre
épreuve, ne peut pas sombrer. Nous sommes la grande réserve
de notre Pays blessé, nous le savons et nous jurons de ne
jamais l'oublier. Notre journal n'est qu'une bien faible ex-

pression, qu'un bien modeste reflet de cette volonté de tou-
jours émerger au-dessus des flots du malheur ; que son petit
exemple nous serve tous cependant. Vivre c'est vouloir. Celui
qui veut fortement, vit fortement. Nous avons connu la dé-
faite. Cette défaite militaire n'aura rien de total ni de défi-
nitif, à moins que nous ne l'acceptions. Au fond de nos cœurs
nous ne serons jamais des vaincus. L'Europe dont on nous
parle avec l'insistance d'appels répétés n'a que faire des
vaincus. Quelle y sera la place de la France ? Celle que nous-
mêmes lui ferons. Conduisons-nous partout, en conséquence,
comme des hommes qui imposent le respect de leur foi, de
leur confiance et de cette religion patriotique qui doit tous
nous unir afin de créer partout où respirent des Français,
plus haute et plus noble que jamais, l'âme de la France.

A NOS LECTEURS

Dans notre numéro de Mai, nous avions la joie d'annoncer
aux lecteurs d'« ESPQIR » une nouvelle présentation très amé-
liorée de notre journal. Après des mois d'efforts, de luttes et de
difficultés sans nombre, grâce à notre obstination et, il faut
bien le reconnaître, à quelques généreux et très précieux appuis,
nous parvenons enfin à réaliser le journal tel que depuis le
premier instant nous l'avions vu et voulu. Quand en juillet 1941,
lors de sa visite au Camp, le Capitaine De La Chapelle, délégué
de la Mission Scapini, désigna, pour cette tâche de créer un
organe de liaison dans le Stalag, l'un de nous, celui-ci ne soup-
çonnait certes pas combien d'opiniâtreté serait nécessaire pour
aboutir à quelque chose de satisfaisant. Tous les obstacles
techniques, matériels... et quelques autres se présentaient aussitôt.
Nos textes rédigés pour le premier numéro dans la première
semaine du mois d'août, ne furent ronéotypés (nous étions encore
loin, à l'époque, de l'imprimerie!) que dans la deuxième quin-
zaine de novembre. Mais « ESPQIR », auquel nous souhaitions
une très brève carrière — et nous aurions tant donné pour
qu'elle le fût! — mais « ESPQIR » était né avec la mission très
délicate de s'adresser à des lecteurs d'origines, de classes, de
professions et de pensées si différentes dont il n'est toujours
pas aisé d'atteindre la compréhension. Immédiatement nous nous
étions placés sous le signe de la Révolution Nationale et nous
rangions avec enthousiasme derrière le Maréchal Pétain, exécutant
en cela les consignes reçues, faisant obstinément notre
devoir de Français disciplinés. Certes, la présentation du jour-
nal était loin de ce que nous la voulions. Notre équipe travaillait
cependant avec ferveur, tendue vers les réalisations que nous
nous étions promis d'atteindre, celles que notre Directeur vous
annonçait au mois de mai.

Si nous esquissons à grands traits ce rapide historique de la
vie de notre journal, c'est tout d'abord parce que voici plus d'un
an que s'est fondée la cellule embryonnaire d'« ESPQIR ». Un
an!... le temps passe vite, même quand il passe douloureusement!
C'est parce qu'aussi nous devons vous faire part d'une
nouvelle modification que vous constaterez avec le prochain
numéro dans l'aspect de notre journal. Alors que nous avions
reçu toutes les félicitations officielles, qui nous furent moins
précieuses, il faut bien l'avouer, que celles de nos camarades
des Kommandos, comme ces hommes de confiance récemment
groupés au camp central pour le passage d'un délégué de la
Mission, qui nous apportaient toutes leurs chaudes approbations
et ces mots de confiance si compréhensive qui sont le plus beau
réconfort; alors que nous avions atteint le maximum de ce qui
peut être fait en captivité, c'est ce qu'on avait du moins écrit
de Vichy, de Paris et de nos Services Diplomatiques de Berlin,
il nous faut, hélas! cette fois descendre de quelques marches.
Nous sommes victimes des restrictions de papier qui ont d'ail-
leurs depuis longtemps déjà frappé les journaux français des
deux zones. Il nous faut réduire le nombre des pages et changer
le format, c'est-à-dire trouver une tout autre formule, faire
presque un autre journal.

Tant qu'on progresse, on se rit des obstacles; ne sont-ils pas
faits pour être franchis, dépassés? Quand on régresse, on risque
de perdre tout élan, tout enthousiasme et de buter sur chaque
pierre du chemin. Ce ne sera pas notre cas cependant. Nous
avons entrepris une lutte dont quelques lecteurs n'ont peut-être
pas su toujours discerner exactement le caractère. Quelles que
soient sa forme et la couleur de son papier, ESPQIR sera tou-
jours ESPQIR, car ce qui fait sa force, c'est l'esprit qui l'anime,
c'est la foi qui l'inspire. Nous demandons à tous nos camarades
du Stalag d'en avoir bien conscience et de ne pas nous reprocher,
ce qui serait tellement injuste — on est injuste si facilement, si
inconsidérément — de faire moins bien que dans le passé. Nous
ferons de notre mieux. Nous ferons pour le mieux, c'est cela qui
compte. Cela seulement et sur tous les plans. Ce journal n'est
pas un but en lui-même, il n'est qu'un moyen, une occasion de
nous entretenir entre nous de nos devoirs et de prendre conscience
que des exemples magnifiques d'énergie, de courage, nous sont
donnés par la France militante et souffrante du Maréchal, par
la France qu'agitent dangereusement les tempêtes et qui tient
« ESPQIR ».

Et voici une nouveauté : notre Permanence, installée au bureau du Secrétariat général. C'est, comme l'indique la devise que chacun peut lire en y pénétrant, notre « Maison de France », où nous avons cherché à créer une atmosphère qui permette à tous les visiteurs de s'y sentir vraiment « chez eux ». Une abondante documentation, brochures, panneaux, affiches, leur permet de se renseigner sur toutes les questions qui peuvent les intéresser, et des camarades se tiennent constamment à leur disposition pour les guider et les éclairer. Nous avons été heureux de constater que cette innovation avait été très favorablement accueillie. Notre permanence a déjà reçu un grand nombre de nos camarades désireux de se documenter, et qui ont gardé des quelques moments passés à la Maison de France une excellente impression. A ce propos, nous ne pouvons passer sous silence le magnifique encouragement qu'a été pour nous la visite des hommes de confiance de quelques kommandos voisins, venus au Camp à propos du passage du délégué de la mission Scapini. Nous avons pu constater que ces hommes, dont certains n'avaient jamais quitté leur kommando depuis le début de la captivité,

étaient comme nous entièrement acquis à la cause de la Révolution Nationale.

Amis des kommandos plus lointains, nous espérons que vous aussi avez compris la nécessité de notre union totale derrière le Maréchal. D'ailleurs, les lettres qui nous sont parvenues jusqu'à ce jour nous montrent que la plupart d'entre vous ont su déjà méditer fructueusement sur notre défaite et en tirer les enseignements nécessaires. Il est indispensable que vous vous teniez au courant de tous les problèmes de l'heure présente, et de toutes les grandes idées qui président à la reconstruction de la Patrie. Notre tâche est précisément de vous fournir tous les éléments nécessaires à votre documentation. N'hésitez donc pas à vous mettre en liaison avec nous ; écrivez-nous, demandez-nous les renseignements dont vous avez besoin : nous satisferons à toutes vos demandes. Notre plus cher désir, notre grande ambition est de voir, dans chacun des nombreux kommandos éparpillés aux quatre coins du Stalag, se bâtir comme ici, une petite « Maison de France ».

Paul VIVIEN.

DANS NOTRE CORRESPONDANCE

Je suis arrivé depuis déjà quelques mois dans le kommando 7128 et j'y ai trouvé une activité assez importante qu'il me paraît bon de signaler à notre « ESPOIR ».

Ici se trouvent depuis déjà deux ans 350 ouvriers métallurgistes plus ou moins occasionnels qui ont éprouvé la nécessité de meubler leurs loisirs.

La première manifestation théâtrale a eu lieu au mois d'août 1941, sans scène, sans décors, presque sans accessoires ; la pièce était interprétée au canevase, l'orchestre était composé de 3 mandolines. Après une année, il y a maintenant une scène de 4 mètres de large avec praticables et fonds permettant des changements de décors express, des éclairages de couleur gradués, un orchestre presque complet dont le répertoire va du swing au classique.

Sur cette scène, les spectacles les plus éclectiques ont été présentés : le Cid, Asile de Nuit, Gardiens de Phare, Marius, etc., et de nombreuses pièces et revues composées au kommando, sans oublier de multiples spectacles de Variétés.

Au point de vue sportif, le kommando possède 6 équipes de football et 4 de basket, des lutteurs et des boxeurs, tous groupés dans une section sportive possédant ses statuts, ses réunions hebdomadaires et sa caisse de secours. De nombreuses Coupes ont déjà été disputées opposant des équipes régionales.

Le mouvement intellectuel, de création plus récente, a déjà pris beaucoup d'ampleur ; tous les samedis, d'intéressantes conférences groupent de nombreux auditeurs, et tous les soirs fonctionnent plusieurs cours : préparation au certificat d'études, allemand, caducée et technique, des causeries de culture générale et religieuses.

L'activité spirituelle n'est pas délaissée, puisque le kommando s'enorgueillit d'une petite chapelle artistiquement décorée, insuffisante pour les messes solennelles avec le concours de l'orchestre et des chœurs.

La plupart des camarades sont adhérents à une Mutuelle les assurant contre les accidents et la maladie ; depuis sa création en novembre 1941, elle a déjà payé 1.801 RM. 90.

J'ai pensé qu'il serait intéressant de signaler à « ESPOIR » les efforts fournis et les résultats obtenus dans notre Kommando.

Recevez.....

Docteur POUJOL.

**

Nous recevons une lettre d'une émouvante simplicité que nous tenons à reproduire intégralement, car elle fait entendre de la façon la plus édifiante, la voix des Kommandos.

« Il y a vingt mois, avec d'autres camarades, j'ai formé dans ce kommando un cercle ayant pour nom : "Loisirs et solidarité". Ce cercle s'occupe de toutes les questions relatives aux prisonniers et perçoit 50 pfgs. par adhérent tous les mois. Notre cercle a une bibliothèque de 300 romans, des jeux divers, il organise des concours sportifs et de jeux de cartes, grâce à lui fonctionnent des courses de chevaux

avec un P.M.U. Nous avons un orchestre (6 exécutants), un groupe artistique de 18 membres, ceci pour le côté loisirs. En ce qui concerne l'éducation, des conférences sont organisées sur la Révolution Nationale, les professions, et actuellement nous venons de créer des cours de solfège, algèbre et histoire. A ce sujet, j'indique que nous espérons recevoir les ouvrages scientifiques que nous avons commandés. Pour la solidarité, je vous indique que la société prend à sa charge les frais d'entretien des tombes des prisonniers près d'un hôpital voisin ; ainsi nous venons de verser 100 RM. pour les refluoir ; de plus, à chaque enterrement, nous offrons une couronne, nous payons aux malades du Kommando une indemnité journalière et, en plus, tous les frais du Kommando sont pris à notre charge. Grâce à notre société, l'infirmier du cercle dispose de matériel sanitaire, nous avons une cantine avec les articles courants, bière et limonade, et quantités d'autres petites réalisations qui aident à supporter les rigueurs de l'exil. Si nous vous indiquons que nous sommes 110, voyez que cela représente pas mal d'efforts. Il est vrai qu'à mes côtés se dépensent divers autres camarades qui ne ménagent pas leurs efforts. Par cet exposé vous pourrez vous rendre compte que conformément au désir du Maréchal, nous faisons tout pour que les prisonniers restent forts dans l'épreuve.

Je puis vous assurer qu'ici tout le monde est pénétré de l'idée de la France nouvelle, et mes efforts dans ce sens sont bien compris. Bien sûr, il y a des difficultés pour l'accomplissement de notre tâche, mais l'on ne regarde pas aux efforts lorsque l'on a un chef comme le Maréchal Pétain.

Je pense donc vous lire prochainement et avoir une liaison régulière, afin que nos efforts puissent s'accroître.

Veillez croire, chers camarades.....

**

UN GESTE ET UN EXEMPLE !

Nos camarades d'un important kommando, pour leur belle tenue en des circonstances très exceptionnelles, ont reçu de M. le Commandant du Stalag, en récompense une somme de 780 RM., à répartir entre 26 prisonniers qui s'étaient particulièrement distingués.

Les hommes de confiance de ce kommando nous écrivent pour nous faire savoir que nos camarades de ce kommando, sans même vouloir connaître quels sont parmi eux les bénéficiaires de cette récompense et quel en est pour chacun le chiffre, ont décidé d'envoyer intégralement cette somme de 780 RM. aux Rouennais victimes du dernier bombardement de la R.A.F.

Voilà un geste de haut désintéressement et d'un esprit communautaire qui mérite d'être cité en exemple. Nous invitons tous nos camarades à méditer cet acte. Il a certes plus de valeur que toutes les paroles qui sont souvent dites à tort et à travers par ceux qui n'ont pas encore compris que le devoir est au delà des mots. Pour la belle leçon que nous donnent nos camarades du Kommando 5561, nous tenons à leur adresser et nos félicitations et nos remerciements.

Un de vos camarades a lu pour vous

Le livre magnifique du général de la Porte du Theil sur

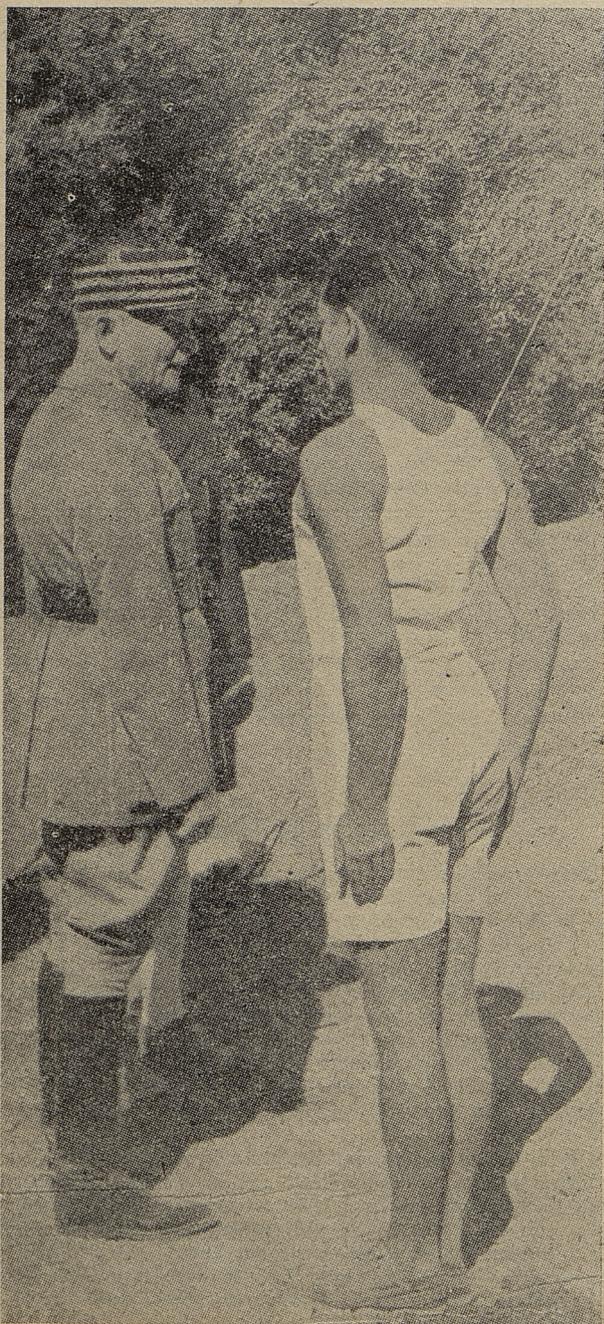
Les Chantiers de la Jeunesse

par André LAFFONT

Que sont les « Chantiers de la Jeunesse » ? Quels sont leur but, leur mission, la façon dont ils fonctionnent ? Ayant posé ces questions à plusieurs camarades, j'ai été surpris de l'ignorance à peu près totale dans laquelle nous vivions au sujet de ce mouvement, si important pourtant puisque tous les jeunes Français de zone libre font actuellement un stage de huit mois dans ces Chantiers. La réponse la plus courante était : « Les Chantiers, c'est ce qui remplace la caserne ».

Quelle erreur ! Il suffit d'ouvrir le livre magnifique du Général de la Porte du Theil, chef des Chantiers de la Jeunesse, pour en mesurer toute l'étendue ; ce livre, nous l'avons lu et nous allons essayer d'en dégager la substance pour les lecteurs d'« ESPOIR ».

Les Chantiers de la Jeunesse ont été créés en quelques semaines pour ne pas laisser inactifs et moralement abandonnés les hommes mobilisés les 8 et 9 juin 1940 ; ils s'appelaient alors « Groupements de Jeunesse ». — « Tous ces hommes partis pour faire la guerre, témoins impuissants de



la retraite et des désordres engendrés par la défaite, avaient salué l'Armistice avec l'espoir d'être libérés et de rentrer chez eux définitivement. Rassemblés dans les Centres de regroupement, ils ont attendu plus d'un mois sans rien faire. Bien peu trouvaient en eux le ressort moral nécessaire pour réaliser la situation et y faire face résolument. Le matérialisme sordide dans lequel fut éduqué la jeunesse française avait développé en elle un égoïsme, un désir de tranquillité et de jouissance paisible, un dégoût du risque et de l'aventure, tels que l'idée de service public lui est à peu près étrangère et que les contraintes et les disciplines de la vie collective lui paraissent insupportables. » Il fallait « reprendre en main tous ces jeunes qui venaient de subir un choc terrible et dont on pouvait craindre qu'ils ne fussent pour longtemps aigris et ruinés. Dans l'état général du Pays, le danger était grave, le péril imminent. »

Il est réconfortant de savoir qui dix jours après l'Armistice, en plein désarroi, un homme, un Français, a trouvé la force de « penser » ces Chantiers ; cet homme, c'est le Maréchal.

Il est réconfortant de savoir qu'en même temps, beaucoup de jeunes Français, « avec un courage et une abnégation qu'on croyait disparue chez nous », sans un regard sur tout ce qu'ils laissaient derrière eux, se sont lancés dans une bataille que, du dehors, certains déclaraient perdue d'avance. Ces jeunes, ce sont les premiers cadres, les premiers Chefs.

A tous les sceptiques qui, vous le pensez, n'ont pas manqué dès le début, les jeunes des Chantiers font la plus belle des réponses : le 31 août, il y a cinq groupements en place, groupant environ 2.500 hommes chacun ; à la même date, six autres sont presque achevés. A la fin du mois de septembre, tous les chantiers étaient formés. Ce premier contingent ne fait qu'une période de six mois, il est libéré dans le courant du mois de janvier 1941. Ces 90.000 jeunes ont été sauvés moralement par la courte période qu'ils viennent de passer dans les chantiers. Au moment de leur libération, des gestes de solidarité prouvent combien le sens social a pu être aiguisé. Dans certains groupes, de nombreux jeunes de zone libre ont renoncé à leur pécule en faveur de leurs camarades de zone occupée. La caisse du foyer d'un seul groupement, alimentée par les jeunes, a pu distribuer plus de 100.000 francs de secours. De belles scènes d'émotion au moment du départ montrent à quel point ces jeunes ont appris à aimer et à estimer leurs chefs. Un dernier exemple : un jeune répondant à un journaliste qui lui faisait compliment de son œuvre, œuvre d'art, disait-il : « Non, une œuvre de foi et d'amour ».

Les Chantiers sont maintenant organisés de façon stable et définitive tels qu'ils fonctionnent depuis dix-huit mois. A leur tête se trouve, depuis le début, le Commissaire général de la Porte du Theil ; au deuxième échelon, 6 commissaires régionaux ; chacun a sous ses ordres tous les groupements d'une région. Les groupements se composent de 10 à 12 groupes, eux-mêmes composés de 10 équipes de 14 hommes. La hiérarchie est simple :

- Commissaire général
- Commissaire régional
- Chef de groupement
- Chef de groupe et ses deux assistants
- Chef d'équipe.

Le recrutement est régional, les hommes d'un même village, d'un même canton se retrouvent dans le même groupe.

La nourriture est très abondante, la ration de pain varie de 500 à 700 grammes par jour, suivant les périodes.

L'été, beaucoup de groupes sont installés sous la tente ; l'hiver, et dans beaucoup de groupes toute l'année, les hommes sont logés dans des maisons de bois qu'ils ont construites eux-mêmes ou qu'ils ont montées. Chaque équipe a son logement propre qu'elle peut aménager comme elle l'entend.

**

« Le but des chantiers est de donner aux jeunes hommes de France, toutes classes confondues, un complément d'éducation morale et virile qui, des mieux doués, fera des Chefs, et de tous, des hommes sains, honnêtes, communiant dans la ferveur d'une même foi nationale. »

En effet, aux chantiers, tous les matins on fait une heure de culture physique sous la direction d'un moniteur qualifié. C'est obligatoire pour tous ; les chefs eux-mêmes donnent l'exemple et prennent place dans le rang. La moitié de la journée sera consacrée au travail du chantier ; l'autre moitié, à l'instruction et à ce que l'on peut appeler la formation morale du jeune.

Il n'y a pas d'emploi du temps fixé par le Commissaire ou par les chefs régionaux ; c'est le chef de groupe qui fait son horaire, qui peut le modifier. Lui seul vivant en contact permanent avec les jeunes de son groupe, partageant leur vie, peut juger des heures qui conviennent le mieux pour ses hommes. D'où très grande souplesse dans l'ordonnance de la vie du groupe. Disparition de ce mécanisme monotone qui amène aux mêmes heures, la répétition des mêmes choses.

C'est surtout dans cette action du Chef de groupe que l'on voit tout ce qui sépare la vie des chantiers de celle des casernes.

Le chef vit avec ses hommes, dans le camp, s'il est célibataire, dans un chalet à côté s'il est marié. Il n'a pas le droit de dire : « Je suis de service tant d'heures par jour, le reste du temps je suis remplacé par un de mes assistants », non, il est de service en permanence, c'est lui et lui seul qui est responsable de tout. Cela ne veut pas dire qu'il doit vivre 24 heures sur 24 avec ses hommes, « il est là quand il faut, tantôt à un moment, tantôt à un autre, mais toujours quand et où il faut. C'est difficile, évidemment, c'est pour cela que tout le monde ne peut pas faire un chef. » Quand les équipes sont en chantier, le plus souvent, le chef est avec elles. Mais pas en spectateur plus ou moins intéressé, comme on voyait souvent les lieutenants surveiller une corvée. Il prend une hache ou une pioche, il se rapproche ainsi de ses hommes, sa dignité y gagne, et il se rend compte si le travail n'est pas trop dur.

Le travail a une grande place dans la vie des chantiers, parce qu'il a par lui-même une « incontestable valeur de regroupement moral et de régénération ». Le mot « corvée » est définitivement rayé du vocabulaire des jeunes ; ils savent que ces quelques mois de travail aux chantiers est pour eux l'occasion d'acquitter une dette envers leur Pays ; ils savent que la France a actuellement grand besoin de bois pour le chauffage, la papeterie, la carbonisation, les mines. C'est pour répondre à ces besoins que la plupart des chantiers travaillent. Ils savent aussi que le fruit de leur labeur est utile, nécessaire au Pays qui ne peut plus importer cette matière indispensable à l'économie de la France. Il ne faut pas oublier que nous n'avons plus ou presque plus d'essence et que la plupart des transports sur route se font grâce aux gazogènes. Donc la majorité des chantiers sont des chantiers forestiers. Mais lorsque les arbres sont abattus, débités, prêts à être livrés à notre industrie, il faut les sortir des chantiers ; alors les jeunes feront des routes qui permettront, pour l'avenir, une exploitation plus facile de nos forêts.

A la période des grands travaux agricoles, il faut aider nos paysans qui manquent de main-d'œuvre ; c'est toujours par « équipe » que les jeunes iront travailler. En effet, l'expression « corvée de tant d'hommes » y est totalement inconnue.

Aux Chantiers, il n'y a jamais tant d'hommes qui vont faire telle corvée, il y a toujours tant d'« équipes » qui vont faire tel « travail ».

**

L'Équipe est la cellule de base des chantiers.

« Nous avons failli mourir d'un excès d'individualisme. Quand on apprend à l'individu qu'il est lui-même sa fin, son Dieu, qu'il n'a guère que des droits, qui pourrait l'arrêter dans la poursuite exclusive de ses propres intérêts ? Quelle limite poser à ses appétits ? Combien d'hommes n'avaient comme idéal que manger, s'amuser, gagner beaucoup en travaillant le moins possible ? Pour y parvenir, tous les moyens étaient bons. »

A l'individualisme à outrance, les chantiers opposent la vie d'Équipe.

Nous savons que cette équipe est composée de 14 hommes, commandés par un chef d'équipe ; « elle a sa maison, ses traditions, ses joies, ses histoires, ses succès et ses revers, ses minutes d'enthousiasme, ses heures de lassitude, elle a son honneur ». En un mot, cette équipe a une vie, vie matérielle, mais surtout vie morale.

Le chef d'équipe ne commande pas son équipe au sens où l'on emploie généralement ce mot. L'équipier n'est pas un homme qui exécute, sans chercher à comprendre, un ordre quelconque, il a voix au chapitre dans les discussions sur le travail fait, sur les projets, sur tout ce qui touche la vie de son équipe. Une seule chose lui est interdite : c'est de faire une critique sans apporter une solution correspondante. Le chef d'équipe est donc un équipier un peu meilleur que les autres, « il va devant, on le suit ».

« Chacun des membres de l'équipe est persuadé que le plus humble de ses actes remet sans cesse en cause l'honneur de tous. » Ce sentiment est exalté en suscitant l'émulation par des concours, tenue générale, installation, travail, cuisine, jeux, sports, sans que jamais intervienne un classement individuel. « Ainsi, le jeune est naturellement conduit à sacrifier son intérêt personnel, il acquiert le sens de la responsabilité, le sens social, l'esprit de fraternité. »

Il arrive souvent que dans une équipe se trouve un illettré. Il n'y a pas de cours collectif pour les illettrés aux chantiers. Au sein de l'équipe, le Chef désignera un jeune plus favorisé, instituteur de préférence, et le chargera de l'instruction de son camarade. Au début, le professeur aura peut-être tendance à se moquer de son élève, mais le lendemain, l'élève au chantier aura une petite revanche, son professeur de la veille est bien maladroit avec une hache dans les mains ; l'élève d'hier devient à son tour professeur, ces deux hommes qui s'ignoraient, se méprisaient peut-être, mettent leur savoir en commun, ils apprennent à s'estimer, ils s'aperçoivent qu'ils ont besoin l'un de l'autre ; leur esprit social est éveillé ; il se développera encore davantage au sein de l'équipe.

Lors de l'incorporation, la moitié de l'équipe est formée d'anciens, l'autre moitié de « bleus », mais ces « bleus » ne seront pas les souffre-douleur, les serviteurs de leurs aînés ; au contraire, chaque nouveau sera parrainé par un « ancien » qui sera chargé de le guider et de le protéger dans les débuts de cette vie nouvelle pour lui.



Cette équipe est donc une vraie famille ; ces jeunes ont entre eux des rapports fraternels, guidés et conseillés par leur chef qui est plutôt leur grand frère.

« Cette formation est recherchée essentiellement dans le culte de l'honneur et la pratique de la vie en commun. La vie au contact de la nature favorise cette double discipline. »

C'est par la pratique de la culture physique et par le travail que le jeune perfectionnera la formation de son corps.

Un des moments essentiels de cette vie d'équipe, vie de famille, est la veillée. « Le soir, l'équipe se réunit devant la flamme du foyer commun ; chacun a quelque chose à dire sur son métier, son village, sa famille, les réactions qui éveillent en lui une lecture, les petits incidents de la journée, les projets pour le lendemain ; ainsi naît cette atmosphère de veillée familiale paisible et intime que beaucoup de Français n'ont jamais connue. C'est le moment de détente où se nouent les liens spirituels véritables. »

« Dans le groupe, le chef, ses assistants, ses chefs d'équipe forment entre eux une équipe, peut-être pas matériellement aussi vivante que l'équipe de base, mais spirituellement beaucoup plus forte, et de même qu'il y a un esprit d'équipe, il y a un esprit de groupe ; l'équipe des chefs, c'est l'âme du groupe. »

De temps en temps, tout le groupe se réunit en une veillée commune autour d'un feu. « On chante, on tient conseil, des enseignements et des résolutions s'imposent ; peu à peu le ton monte, car il y a peu d'hommes qui ne soient pris par la poésie du feu qui meurt le soir. »

Cet esprit d'équipe, qui est à la base de la vie des chantiers, est le même qui unit les membres de l'équipage d'un bateau, et, si notre marine a eu une si belle tenue, si elle est toujours invaincue, c'est en grande partie à lui qu'elle le doit.

Dès maintenant, pénétrons-nous de cet esprit ; « faisons équipe », et bientôt lorsque s'ouvriront les barbelés, nous pourrons prendre place dans l'équipage du beau navire « France » sous le pavillon prestigieux de « notre Maréchal ».

André LAFFONT.



Soldat de l'empire par Dubois

Un Soldat au Stalag



ANSELMETTI, L'HORLOGE "Claironnante" du Camp

L'esprit de Solidarité au Stalag VC

« Père de trois enfants dont un dans un corset de plâtre. Femme malade, ne peut travailler. Parents décédés. »

Voilà, parmi tant d'autres, dans sa sécheresse de style télégraphique, la détresse signalée par le Kommando 7.221 à l'Œuvre qui a proposé immédiatement un secours de 1.100 francs pour cette femme malheureuse d'un de nos compatriotes et compagnon de captivité.

Camarades des Kommandos, des Hopitaux, du Camp, voilà où vont les 0 m. 50, les 1 mark, ou plus, que vous donnez tous les mois à l'Œuvre d'Assistance.

Cela ne vous ruine pas ; le geste est facile et peut être fait par tous.

Il ne s'agit pas de remplacer le Gouvernement Français qui fait ce qu'il doit pour nos familles, mais d'apporter aux détresses les plus sombres, une aide matérielle supplémentaire et un réconfort moral.

Aide matérielle appréciable, réconfort moral inestimable pour les femmes malheureuses qui, recevant le mandat de l'Œuvre du Stalag VC, se disent avec émotion : « Dans leur misère, les camarades de mon mari pensent aussi à la mienne. »

Voilà ce qu'est la véritable « solidarité ».

M. GUENON, membre du Bureau.

NOTRE ŒUVRE D'ASSISTANCE

Dans sa réunion du 12 septembre, le Bureau de l'Œuvre a examiné les opérations afférentes au mois d'août et solutionné les demandes d'assistance qui lui parvinrent au cours de ce mois.

Voici, exposés succinctement, les résultats de son travail et le bilan des opérations pour le mois considéré :

Recettes : Versements des Kommandos.....	RM. 2.693,01
Collecte du Camp	324,85
Kermesse faite au Camp.....	1.012,—

Total..... RM. 4.029,86

Les 132 demandes d'assistance, reçues au cours de ce mois, ont été solutionnées de la façon suivante :

26 familles reçoivent 30 marks, soit	780
41 » » 35 » »	1.435
18 » » 45 » »	810
5 » » 55 » »	275

Total..... 3.300

Avoir en caisse : RM. 729,86.

8 demandes ont été transmises aux bons soins du Commissariat au Reclassement des Prisonniers et 34 autres ont été rejetées.

L'avoir en caisse permettra de faire face aux besoins ultérieurs et assurera l'équilibre de notre Trésorerie. Il correspond d'ailleurs à une recette extra-budgétaire représentée par le bénéfice réalisé par la Kermesse du Camp.

Que les promoteurs de cette Kermesse, ainsi que les tenanciers de stands et tous ceux qui participèrent à la parfaite réussite de notre fête de solidarité veuillent bien trouver ici tous nos vifs remerciements.

La liste des Kommandos adhérents à l'Œuvre d'Assistance s'avère trop longue pour être insérée dans les colonnes de notre journal. Nous nous excusons auprès d'eux, tout en nous félicitant de l'importance de cet effectif qui grossira dans les jours à venir : l'Œuvre d'Assistance du Stalag VC est désormais en bonne voie.

LE BUREAU.

LE K.G. ET LA LOI

LA CORPORATION MODERNE (suite) LES EXPERIENCES RECENTES A L'ETRANGER

par Pierre POUILLAIN
Avocat à la Cour d'Appel de Paris

3° En Allemagne

Les conséquences de l'après-guerre devaient entraîner dans ce pays comme dans la plupart des autres pays d'Europe, une crise rendue particulièrement aiguë par dix années de production et de développement industriels intenses ; à cette crise, les efforts dispersés du Gouvernement républicain n'avaient pu apporter de solution satisfaisante. La recherche des remèdes appropriés fut l'un des thèmes de propagande du parti National-Socialiste, et nous allons voir comment ils furent trouvés et appliqués par le Gouvernement du Troisième Reich.

Organisation professionnelle de l'Industrie

Nettement empreint d'esprit anti-capitaliste, le National-Socialisme va s'efforcer de résoudre le problème de la séparation du travail et du capital et surtout de faire cesser la lutte des classes qu'il regarde comme le facteur le plus actif de la dissolution de la société moderne.

Dans ce but, la loi du 2 janvier 1934 crée la « **Communauté d'Entreprise** » : il ne s'agit pas d'un renversement brutal de l'ordre existant, mais plutôt d'une substitution. Chacune des anciennes entreprises capitalistes cesse d'être un simple lieu de rencontre des forces de travail, c'est une union d'hommes, une unité vivante composée du **Chef** (Führer) et de sa **suite** (Gefolgschaft). Le chef n'est plus seulement l'entrepreneur, c'est un dirigeant social qui a des devoirs à observer vis-à-vis de son personnel. Un **Conseil de Confiance** primitivement composé d'hommes de confiance élus et depuis 1938 nommés par le chef, sert d'intermédiaire entre ce dernier et sa suite. Il est surveillé par un **Commissaire du Travail** fonctionnaire du Reich qui a une importance prépondérante : il fixe les salaires et peut se substituer au chef dans la réglementation des conditions du travail.

Il a été d'autre part créé, à côté des anciens tribunaux du travail, des **Tribunaux d'honneur social**, régionaux. Ils se composent d'un magistrat et de deux assesseurs : un chef d'entreprise et un membre du Conseil de Confiance. Ils sont chargés de sanctionner tout manquement à l'esprit communautaire ; ses pouvoirs vont jusqu'à lui permettre d'interdire à un chef d'entreprise de rester à la tête de ses affaires. Une Cour suprême de Berlin connaît des appels de ces tribunaux.

Enfin, le **Front du Travail**, créé en 1934-1935 afin de remplacer l'éducation syndicale en fusionnant les classes sociales, comprend patrons et ouvriers groupés par branches d'activité. C'est un organisme de droit privé qui dépend surtout du parti National-Socialiste. Il s'occupe de toutes les questions intéressant les ouvriers.

Voilà pour l'ordre social. Dans l'ordre économique, les institutions suivantes ont été créées ou consolidées :

Tout d'abord, ce sont les « **Sept groupes du Reich** » correspondant à l'Industrie, au Commerce, à la Banque, à l'Assurance, à la Force Motrice, au Tourisme, à l'Artisanat. Ces organismes sont obligatoires et doivent faire prévaloir l'intérêt général sur les intérêts particuliers des entrepreneurs.

Les Chambres régionales d'Industrie et de Commerce sont maintenues et forment avec les « groupes », la « **Chambre de l'Economie du Reich** » ; ce conseil se réunit au Conseil de direction du Front du Travail pour constituer un « **Conseil National du Travail et de l'Economie** ».

Organisation professionnelle de l'Agriculture

Tandis que le Groupement professionnel tend à maintenir les débouchés par une catégorie d'activités, le « Stand » se préoccupe d'assurer la satisfaction d'une catégorie fondamentale de besoins dans les conditions les moins onéreuses pour

la collectivité. C'est la transposition que nous allons voir réaliser par le Troisième Reich dans le domaine de l'alimentation.

Le Stand alimentaire du Reich (corporation alimentaire) né de la loi du 13 septembre 1933 **groupe la totalité des individus** dont le travail assure l'alimentation de la nation : agriculteurs, propriétaires ou fermiers, ouvriers, commerçants, coopératives et associations agricoles non dissoutes, entreprises commerciales et industrielles assurant la répartition et l'élaboration des produits alimentaires, etc.

Le « Stand » est divisé en trois sections : l'homme, la ferme, le marché. Les deux premières ont un rôle surtout éducatif et s'occupent principalement de la technique agricole dont le but essentiel est l'augmentation de la production. La troisième a un rôle beaucoup plus important : celui de la transformation et surtout de la répartition des produits agricoles qu'elle remplit sous l'autorité du Ministre de l'Agriculture.

Le « Stand » prend des décisions obligatoires à l'égard de tous et dispose d'un pouvoir illimité d'intervention dans l'activité économique de ses membres, mais ne peut résister aux injonctions de l'Etat. Pratiquement, le problème des rapports du « Stand » avec l'Etat est réglé aujourd'hui par le fait que le Chef des Paysans du Reich et le Ministre de l'Agriculture sont une seule et même personne.

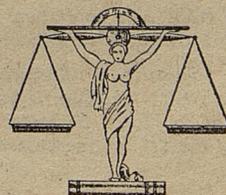
Des associations nationales ont été créées, dont la juridiction s'étend non à une profession, mais à un produit ; ce sont les groupements verticaux, comprenant l'ensemble des exploitations et entreprises intéressées à la production et à l'élaboration et à la distribution du même produit.

Ces associations ont à décider et à mettre à exécution sous le contrôle du Ministre et du « Stand » toutes mesures propres à assurer la satisfaction des besoins de la collectivité, à faire procéder, s'il y a lieu à des stockages, au besoin, ce qui est le cas en temps de guerre, au rationnement, enfin à fixer les prix en s'efforçant d'obtenir une hausse des prix de gros pour stimuler le cultivateur, tout en évitant une hausse des prix de détail en supprimant le profit de l'intermédiaire, ou tout au moins en le réduisant, là où les employés du « Stand » remplacent le commerçant.

Suivant M. L. Baudin, professeur à la Faculté de Droit de Paris, le système allemand se présente comme « un complexe dans lequel on découvre des éléments d'individualisme tels que la notion de chef, la propriété et l'initiative privées ; des éléments de corporatisme tels que la communauté d'entreprise ; des éléments de socialisme tels que la suppression du mécanisme des prix ».

Cela correspond plutôt à la définition de l'économie dirigée qu'à celle du Corporatisme pur, mais il ne faut pas perdre de vue que de nombreuses mesures prises, l'ont été, parce que, seules, elles pouvaient apporter une solution efficace aux multiples problèmes posés par les circonstances exceptionnelles des temps actuels.

Pierre POUILLAIN.



Notes sur la Nouvelle Politique Financière

par M. GUENON

I. — La doctrine financière du Maréchal

La nouvelle politique financière de la France a été définie, d'une façon très nette, par le Maréchal, dans un de ses premiers Messages au Peuple français.

Voici comment il s'exprimait le 11 octobre 1940 :

« Deux principes essentiels nous guideront : l'économie doit être organisée et contrôlée. La coordination par l'Etat des activités privées doit briser la puissance des trusts et leur pouvoir de corruption. Bien loin donc de brider l'initiative individuelle, l'économie doit la libérer de ses entraves actuelles en la subordonnant à l'intérêt national. La monnaie doit être au service de l'économie, elle doit permettre le plein essor de la production, dans la stabilité des prix et des salaires.

Une monnaie saine est, avant tout, une monnaie qui permet de satisfaire aux besoins des hommes. Notre nouveau système monétaire ne devra donc affecter l'or qu'à la garantie des règlements extérieurs. Il mesurera la circulation intérieure aux nécessités de la production.

Un tel système implique un double contrôle :

— Sur le plan international, contrôle du commerce extérieur et des changes pour subordonner aux nécessités nationales l'emploi des signes monétaires sur les marchés étrangers ;

— Sur le plan intérieur, contrôle vigilant de la consommation et des prix, afin de maîtriser le pouvoir d'achat de la monnaie, d'empêcher les dépenses excessives et d'apporter plus de justice dans la répartition des produits.

Ce système ne porte aucune atteinte à la liberté des hommes, si ce n'est à la liberté de ceux qui spéculent, soit par intérêt personnel, soit par intérêt politique.

Il n'est conçu qu'en fonction de l'intérêt national. Il devra, dans les dures épreuves que nous traversons, s'exercer avec une entière rigueur.

Que la classe ouvrière et la bourgeoisie fassent ensemble un immense effort pour échapper aux routines de paresse et prennent conscience de leur intérêt commun de citoyen, dans une Nation désormais unie. »

C'est clair, précis comme l'ordre d'un chef. Ce sont les idées d'un homme qui a regardé la réalité en face, l'a jugée avec sa lucidité habituelle, et qui a pris ensuite, avec le seul souci de l'intérêt français, les mesures nécessaires par les circonstances.

Nous allons voir maintenant, comment a été appliquée la doctrine financière du Maréchal.

II. — Une politique financière nationale

Après l'armistice, la France a voulu vivre, coûte que coûte, sur elle-même, en s'imposant un rationnement d'autant plus douloureux qu'elle avait été le pays de l'abondance.

La base de la politique financière est donc le rationnement ; l'idée dominante, dans toutes les mesures prises, c'est la question des prix. La partie sera gagnée ou perdue suivant que le système des prix subsistera ou s'effondrera.

Il ne s'agit plus de lutter contre les Allemands, mais contre un seul adversaire : la misère. Ce n'est pas là le seul contraste avec le passé. Un second contraste, c'est la solidarité qu'elle impose à tous. Chacun est solidaire devant cette misère commune. L'objet de la politique financière consistait à imposer de force cette solidarité à ceux qui tenteraient de s'y soustraire. La solidarité n'est plus seulement un idéal, une doctrine et un mot trop souvent vain : elle devient une technique.

En vertu de cette solidarité, il ne saurait donc plus y avoir plusieurs politiques financières. Elle ne laisse place qu'à une seule politique : celle de l'Etat. Et cette politique financière de l'Etat, du fait qu'elle est unique et exclusive, a une signification toute différente de celle autrefois admise. La politique financière de l'Etat était alors nettement distincte de

celle des autres entités nationales. Finances publiques et finances privées étaient deux domaines autonomes. La ruine des unes n'entraînait pas nécessairement celle des autres. En d'autres termes, la politique financière de l'Etat était une politique d'Etat ; elle n'était pas au sens le plus complet du terme une politique nationale.

La politique financière actuelle répond, au contraire, non seulement des besoins de l'Etat français, mais de ceux de la communauté française tout entière. Une politique qui fixe le prix du moindre objet, en s'efforçant de le rendre accessible aux moindres bourses est vraiment une politique nationale. Les quelques kilogrammes de pommes de terre, les quelques centaines de grammes de pain, ou les quelques grammes de viande qui accèdent jusqu'à la table de chaque Français, attestent que la politique financière de l'Etat est partout présente, car ces denrées ne parviennent à chaque Français qu'à travers un réseau compliqué de réglementations et de contrôles, et surtout grâce à une répartition aussi judicieuse que possible du pouvoir d'achat en fonction des biens disponibles.

En un mot, la politique financière a pour objet essentiel d'assurer à chaque Français son pain quotidien. Le Ministre des Finances n'est plus le dispensateur des moyens matériels de notre magnificence nationale : il est l'administrateur de cette grande pénitence que voici bien des années déjà, un ancien ministre avait annoncée.

Et nous allons voir en quoi consiste cette administration de la grande pénitence.

III. — La Grande Pénitence

Depuis l'armistice, le Ministre des Finances est surtout devenu l'administrateur de la grande pénitence que Joseph Caillaux avait annoncée.

En quoi a consisté cette administration de la grande pénitence ? Et quels sont les moyens employés pour appliquer la nouvelle doctrine financière ?

Ce sont : la contrainte et la discipline.

A cet égard, le contraste entre le régime actuel et son devancier est plus flagrant en matière financière que dans tout autre domaine. Auparavant, la législation visait surtout à préserver les libertés individuelles. Aujourd'hui, lorsque l'Etat légifère, dirige, réglemente et contrôle, c'est pour contraindre les individus. Mais cette contrainte n'est efficace que si elle est alliée à la discipline. Les points faibles de la politique financière actuelle ne sont pas ceux où la réglementation est insuffisante ; ce sont ceux où la discipline fait défaut.

N'oublions pas que, dans le régime d'autorité qui est celui de la France, le Gouvernement responsable de ses décisions a, en face de lui, des citoyens responsables de leur discipline. De toutes les formes de discipline, la discipline financière est celle que le Français a le plus de mal à supporter. Et c'est dans ce manque de discipline que réside l'un des écueils de la politique financière. Le Français passe pour un mangeur de pain qui ignore la géographie ; il a aussi le goût du fruit défendu. Et lorsque le Français a faim, ce goût devient passion, passion ruineuse pour ses propres finances et pour celles de la Nation.

Un autre écueil de la politique financière tient au fait qu'elle n'est que la résultante de la situation économique du pays qui n'est pas brillante. Avec peu de marchandises disponibles, il est à craindre que ceux qui ont beaucoup d'argent ne captent la totalité et qu'il ne reste rien pour les autres.

La solution a donc consisté, d'une part, à donner de l'argent à ceux — individus ou entreprises — qui en manquent, de façon à leur assurer un minimum vital ; d'autre part, à empêcher que les gros revenus soient entièrement consommés.

Donc, deux ordres de mesures : mesures destinées à donner une impulsion, mesures destinées à servir de frein.

C'est à la lumière de ce double critère que nous examinons la législation financière promulguée depuis l'armistice. (à suivre)



LA CHOSE LITTÉRAIRE

QUARTIER LATIN

par Pierre VERRET

Si, comme le pense Barrès, il est des endroits visités des Dieux, où l'Esprit souffle, peut-être nulle part ailleurs que sur la vieille montagne Sainte-Geneviève, il n'amène autant de chaleur et ne possède autant d'intensité...

Dans le quadrilatère limité par le ruban bleu de la Seine et la large nappe verte du Luxembourg, par la rue de l'Odéon et la rue Monge, coupé médianement par le boulevard Saint-Michel et la rue des Ecoles, s'étend la cité des étudiants. La Sorbonne et le Collège de France face à face y inscrivent leur tache noire, et le Panthéon dressant sa coupole arrondie domine l'ensemble du territoire de son attitude austère. De sombres bâtisses y engloutissent des multitudes d'adolescents qui semblent ne point détester leur prison, et des librairies, des cinémas, des restaurants y entretiennent une ambiance mi-studieuse, mi-frivole...

Chacun a dans son âme un « paysage choisi » auquel éloigné il pense, qui est le lieu géométrique de tous ses rêves. Ce domaine nostalgique où erre mon âme, c'est le « Quartier Latin ».

Ce que je veux évoquer, ce ne sont pas les boîtes tapageuses où des filles faciles et de pseudo-étudiants vivent largement, ce sont davantage les petits cafés où l'étudiant pressé ou pauvre absorbe rapidement un café-crème ou passe l'après-midi devant un demi... et ses livres. Le « Bar-So », comme disent les habitués, où les « pions » du lycée Saint-Louis jouent le « jus » au poker d'as et où des étudiants pâles et nerveux drogués de « noirs » discutent de l'avenir du monde et de la dialectique hégélienne. Le « P.C. » ou « Palais du Café » qui attire la clientèle gourmande autour de ses percolateurs et quelques couples qui profitent de la tranquillité voulue de l'arrière-salle pour lutiner à loisir. Le « Biarritz » qui voyait souvent les scientifiques et quelque bizarre poète aux cheveux longs ; et, aux deux pôles, « Dupont-Latin » et « Capoulade » dont les comptoirs couverts de sandwiches de toutes sortes invitaient à des orgies souvent freinées par le porte-monnaie et dont les salles recevaient les consommateurs les plus variés : étudiants, artistes, bourgeois jouant à l'étudiant, jeunes, vieux, étrangers, coloniaux, etc... Entre eux, le « D'Harcourt », rendez-vous des jeunes gens que l'on n'appelait pas encore « swing », se signalait par sa demi-vacuité et quelques couples décrépits.

Sur ce côté du « Boul' Mich' » où, entre 9 et 20 heures, circulait la foule la plus grouillante, la plus hétérogène, coulait le sang le plus chaud de toute la France. Jeunesse exaltée et enthousiaste, prête à faire le bonheur des gens malgré eux, jeunesse dynamique vivant dans les livres, mais aussi pour les hommes, n'ayant pas encore complètement perdu toute spontanéité et partant avec un égal entrain à l'assaut des situations et de la gloire ! Philosophes maigres et sombres et « pipos » pimpants, jeunes filles élégantes et « taupins » aux calots bleu-ciel, normaliens qui mettaient quelque coquetterie à conserver la blouse hors de l'école et jeunes gommeux habillés chez « Fashionable » qu'unissait seulement l'éclatante jeunesse, portée haut comme un drapeau, et qu'on pouvait voir, après la tension des examens, aborder les bistros en chantant...

Pas de chahut ou presque ! Il faut détruire cette légende. Seulement, à date fixe, les habituels défilés du « Rougevin » avec leurs chars, les blouses peinturlurées, les mannequins et les chansons, et quelques manifestations de « Cyrards » mettaient pour quelque temps un peu de turbulence sur le boulevard. Et quelquefois aussi une rapide escarmouche politique réglée en quelques coups de canne et qui se terminait — partisans et adversaires réconciliés — devant un comptoir de bistro...

Et puis il faudrait parler des hôtels où se distribue, selon leur fortune, la majeure partie de la jeunesse estudiantine : depuis les chambres « tout confort » du Boul' Mich' jusqu'aux garnis exigus de la rue Monsieur-le-Prince ou de la rue Saint-Jacques. Chambres d'hôtel où la table chargée de papiers et de livres empilés ne laisse guère de place au travailleur et où pourtant s'élabore parfois quelque grande œuvre, ou chambres plus luxueuses avec divan et bibliothèque qui abritent souvent des fils de famille sans grand talent...

Et ce vieux « Luco » propice aux amoureux, où flânent entre deux classes les potaches d'Henri-IV ou de Louis-le-Grand, n'a-t-il pas été le cadre idéal de bien des aventures ? C'est là que l'été, les étudiants, délaissant la Sorbonne ou la bibliothèque Sainte-Geneviève, viennent faire les dernières révisions sous l'œil des nounous et à côté des gosses jouant aux pâtés. C'est là que les étudiants de l'Ecole Coloniale toute proche passent leurs récréations et que les élèves du Lycée Montaigne organisent leurs jeux dans l'allée qui mène à l'Observatoire...

Et « Sainte-Ginette », poussiéreuse et calme où les vieillards gâteux disputent les places aux tout jeunes gens et où quelques vieilles tricotent jusqu'à la fermeture pour sentir la confortable chaleur humaine... Là, dans le bruit grinçant du monte-charge, s'ébauchent quelquefois des discussions que les voisins, essayant de faire cesser, transforment en violent brouhaha. Le soir, elle recueille les étudiants besogneux qui dans le silence épais, sous les abat-jours verts, travaillent jusqu'à ce que le gardien par un cri qui rompt l'enchantement, les renvoie au froid de la rue...

Que de choses il y aurait encore à noter pour que la peinture soit complète : les idylles et les drames, la chasse aux diplômes et le dilettantisme, etc... Mais la place me manque. J'espère seulement vous avoir donné quelques images d'un Paris déjà transformé et qui fut pour moi le cadre heureux d'un passé bien proche et pourtant tellement révolu...

Pierre VERRET.

EN FLANANT LE LONG DE LA SEINE...

par Robert FILÈRE

Quand vous posez, brusquement, à un Parisien cette question : « Qu'est-ce que Paris ? », il vous parle tout d'abord du Paris nocturne, bruyant et bigarré, des Champs-Élysées, de Montmartre ou de Montparnasse, puis avec plus de tendresse de son petit village, ce quartier où il est né, où il a vécu, où sont ses souvenirs d'enfant, les plus précieux parmi tous les souvenirs ; mais, si poussant la conversation, vous lui demandez de vous définir Paris, par un seul mot, il vous répond « La Seine ».

La Seine, ce long fleuve sale et lent qui a vu naître et grandir la capitale, ce fleuve qui semble lourd de toutes les images grandioses et naïves qui se sont jouées dans ses eaux, car là s'est écrite toute l'histoire de Paris ; et si le fleuve perd brusquement sa ligne droite, en traversant la ville, c'est parce qu'il y veut prolonger son séjour, et s'il veut continuer sa promenade en faisant un peu l'école buissonnière à travers les prés normands, c'est pour se souvenir, pendant quelques heures encore, de tout ce qu'il a vu, c'est qu'avant de se perdre dans la masse anonyme de la mer, il veut encore se répéter les belles histoires que lui ont contées, au passage, les pierres grises et usées des vieux quais.

Il me souvient d'une flânerie, faite par un matin de printemps, et c'est de ce jour que je comprends et aime vraiment la Seine, ses ponts et ses quais. L'atmosphère avait cette délicatesse, ce charme un peu suranné qu'ont les choses démodées, ayant conservé la fraîcheur de leurs belles années, et je craignais qu'un rire trop sonore, qu'un pas trop bruyant vint, brusquement, briser toute cette fragilité. La buée légère qui montait du fleuve semblait un prolongement de ses rêves nocturnes, et la Seine, la Belle au Bois Dormant que le baiser du prince charmant vient d'éveiller, elle avait les yeux emplit encore des

(suite page 14)

L'AGE DE RAISON

par Paul Vivien

A. Mon Fils

Sept ans. Tu viens d'avoir sept ans.

Aujourd'hui, mon petit enfant, je ne veux plus me souvenir. Je ne veux plus te voir tel que je t'ai vu, lorsqu'une dernière fois, dans le matin brumeux, je t'ai quitté.

Tu étais une chose menue, et encore baignée de sommeil, dans les bras de ta mère qui se crispait pour sourire, — et tu souriais en agitant sans bien comprendre ta petite main maladroite.

Tu te rappelles, peut-être ?

Moi, je ne veux plus me souvenir.

Je veux te voir comme tu es, maintenant.

J'ai bien du mal à chasser de ma pensée un autrefois qui est si cher, et si vivant, et si bien à moi, — pour courir, un peu à l'aventure, vers un présent qui est plus loin que le passé, vers un présent qui me hante et que je voudrais tant cueillir avec toi, pour toi, — mais que je sens se dérober à chaque battement de mon cœur.

Et c'est pourquoi j'accueille douloureusement, et j'étreins de toute ma force, — en la voulant cependant joyeuse, et surtout féconde, — cette vérité que le temps m'apporte sous la forme d'un anniversaire d'enfant.

Sept ans. Tu viens d'avoir sept ans.

Le jour où comme toi, mais dans un autre temps, j'atteignis ma septième année, on me dit en se penchant gravement sur moi : « Tu as l'âge de raison. » A mon tour, après une longue étape de ma vie, je reprends pour toi cette vieille formule.

Mais pour toi, mon fils, elle prend un sens plus profond, un accent plus véritable, parce que, la vie t'ayant déjà marqué, tu es beaucoup plus loin de l'enfance que je l'étais alors.

Tu as souffert et tu as vu souffrir, et tu as pu dire cette parole qui n'est pas une parole d'enfant : « J'ai risqué ma vie sur les routes ».

Tu as connu la peur : non pas la petite frayeur de la nuit trop noire ou du plancher qui craque, mais l'effroi devant la mort. Une vraie peur d'homme.

Alors, je me sens plus libre envers toi, pour te faire comprendre, à toi que déjà l'épreuve a modelé, tout le sens de cette maturité précocée, qui comporte de tels renoncements, mais aussi de tels espoirs.

Tu as été, d'un seul coup, d'un seul bond, porté loin en avant sur la grande route de la destinée.

Fais comme moi : ne regarde pas ce qui est resté en arrière, ne t'arrête pas sur le bord de la route pour te reposer ou pour attendre les autres : continue ton chemin, mon petit bonhomme, avec la force démultipliée de ton expérience. Une belle voie toute neuve s'allonge sous tes pas solides, et va se perdre dans un horizon plein de lumière, sur lequel un jour tu verras une silhouette d'homme se profiler toute droite.

Et grandir en t'ouvrant les bras.

Mais pour cela il faut croire. Croire en soi-même. Ne pas se contenter d'espérer, mais aller au devant de l'espoir, — travailler sans relâche à fabriquer de la joie, cette joie qui se prépare dans la douleur franchement acceptée.

Méprise ceux qui se plaignent, et n'imites pas les pleurnichards qui croupissent dans leur stérilité.

Avance, avance,

Viens au-devant de moi qui te cherche en peinant ma peine, mais surtout n'aie pour moi ni crainte ni pitié. Comme toi, j'ai risqué ma vie, comme toi j'ai eu peur, comme toi j'ai pleuré,

Comme toi j'ai grandi.

Et tout ce que je pourrai te dire, quand le moment sera venu, toi aussi tu me le diras.

Les mêmes mots viendront s'accrocher à nos lèvres, nos attentes, nos déceptions, nos angoisses, nos fatigues, nos travaux, nos enthousiasmes et même nos jeux.

Et nous nous comprendrons, parce que cette épreuve commune, où nos sangs se seront mêlés, nous aura unis totalement dans une même croyance et dans un même élan.

Et je songe, mon fils, à l'incomparable fierté qui, balayant tous les restes de doute ou d'amertume, m'inondera de sa reconfortante lumière, lorsqu'après ces confidences si émouvantes dans leur identité, tu me tendras, bien droite, bien ouverte,

Ta main.

Ta main qui n'aura plus ses mignonnes fossettes, ni ses bourrelets ingénus, ni ses gaucheries un peu câlines,

Ta main qui aura déjà broyé la vie, et caressé la joie, et pétri la souffrance :

Une main d'homme.

15 septembre 1942.

Le Gala des Provinces

Nos lecteurs ont pu apprécier, par le compte rendu qui leur a été donné dans notre précédent numéro, le bel enthousiasme dans lequel s'est déroulée au Camp, le dimanche 30 août, la fête sportive des Provinces Françaises, marquée par l'inauguration du Stade Pétain.

Si brillamment commencée, cette belle semaine des Provinces de France s'est terminée en véritable apothéose les samedi 5 et dimanche 6 septembre, par une imposante manifestation artistique. Le terme de « revue » en donnerait une définition trop imparfaite, car elle dépassa de beaucoup, dans son esprit et dans sa présentation, les limites de ce genre de spectacle. Il s'agit plutôt d'une grande fresque vivante, au charme à la fois unique et varié, image frémissante de notre Patrie aux visages si divers, et pourtant si splendide dans son unité. Mais ce qui donna toute sa valeur à cette évocation, c'est qu'elle ne fut pas l'œuvre de tel ou tel d'entre nous, mais bien le fruit du travail de la communauté. En effet, chaque tableau fut entièrement composé et préparé par un groupement régional, chacun, dans sa petite sphère, apportant sa pierre à l'édifice. Si nous vous disons que l'interprétation comportait plus de cent personnages, vous réaliserez aisément la somme des efforts qui ont été fournis. Dès lors, seule compte l'œuvre et le grand souffle collectif qui l'anime. Toutes les créations particulières, tous les mérites individuels s'effacent derrière elle. On m'excusera donc de ne citer aucun nom en présentant mon compte rendu, mais de faire simplement de cette grande manifestation une description sincère et complète, où chacun de ceux qui y collaborèrent trouvera au passage un hommage rendu à sa foi et à son talent.

Aussitôt terminée la brillante ouverture par l'orchestre, un page richement vêtu de bleu et de blanc apparaît devant le rideau et nous lit en guise de prologue un hommage lyrique aux provinces françaises. Et la grande ronde commence. Voici d'abord l'Est dont les costumes pittoresques, les chants et les danses, le langage coloré raniment tant de souvenirs, allument tant d'espérances... Au patois lorrain succède le savoureux lan-

gage bourguignon, et nous assistons, dans les caves de Beaune à l'intronisation, conçue avec une verve moliéresque, d'un chevalier du « Tastevin ». — Non moins remplies de verve nous apparaissent les chansons et les danses du Centre, et notamment la trépidante bourrée auvergnate. — Et nous sommes brusquement transportés dans un impressionnant décor gothique : la nef de Beauvais, où un moine surgi du passé révèle à un architecte le secret des cathédrales... Après un bref séjour dans nos provinces du Nord, évoquées par la berceuse du « P'tit Quinquin » dans un émouvant trio vocal, nous traversons d'un bond toute la France et tombons en pleine exubérance méridionale avec une grouillante foire à Auch, pleine de couleur, pour nous retrouver à la veillée dans un intérieur breton, où nous assistons à une scène familière dont le comique laisse poindre une délicieuse nuance sentimentale. Et nous revoici en Ile-de-France, à Versailles cette fois, dans les splendides jardins où Louis XIV, au déclin de sa vie, fait ses confidences à la Princesse Palatine. De nouveau, c'est le soleil avec nos provinces du Sud-Est : Savoie et Dauphiné, Provence et Corse. Un enthousiasme délirant saisit l'auditoire, lorsque les Corses, après avoir chanté l'hymne de l'Ajaccienne, proclamèrent en termes vibrants leur patriotisme. — Et le spectacle s'achève par un tableau du vieux Paris, où sur les quais, à l'ombre de Notre-Dame, se retrouvent les personnages les plus caractéristiques de la Capitale. C'est, après ce savoureux tour de France, la rentrée d'un Parisien dans sa Ville-Lumière.

A l'issue de la première représentation eut lieu dans le Camp, un défilé de toutes les provinces avec leurs costumes. En tête du cortège, s'avancait à cheval une splendide Jeanne d'Arc, entourée de ses hommes d'armes, et suivie d'un char portant un magnifique Saint-Nicolas. Et sous les rayons du soleil couchant, c'était toute notre France vivante qui passait devant nous. N'était-ce pas le plus beau spectacle que nous puissions nous donner à nous-mêmes, et, en même temps que le cri prolongé de nos joies perdues, l'affirmation éclatante de nos impérissables espoirs ?

LA PAGE DE L'AUMÔNIER

L'esprit du regionalisme

par l'Abbé G. GIRARD
Aumônier du Stalag



« — Bah ! C'est une mode ! cela durera deux ans ! » conclut mon ami, à qui je venais parler des fêtes régionales, si nombreuses actuellement en France libre... Et il tourna négligemment les pages de l'illustré qui mettait sous nos yeux, vieux costumes et défilés pittoresques...

**

Il se glisse certainement dans ces fêtes, un peu de vanité, surtout chez les femmes, beaucoup de juvéniles désirs de nouveauté et pas mal d'opportunisme.

Cependant, ce retour aux traditions et aux variétés régionales trouve sa force dans un sentiment naturel et spontané du cœur humain.

Chacun aime sa région... sa province... : le Normand, ses grasses prairies et les beaux monuments de son passé ; le Breton, ses landes et ses calvaires ; le Provençal, ses farandoles et son soleil ; le Parisien, ses palais riches d'histoire et le doux ciel de l'Île-de-France.

Et cette affection instinctive n'est pas déraisonnable ni factice.

Une idée très sage la justifie...

Un fait très réel est à son principe...

L'idée, c'est que, ceux qui nous ont précédés dans la vie n'étant pas plus sots que nous, ce qu'ils ont institué et qui est le fruit de leur réflexion et de leur expérience, peut et parfois doit nous servir d'exemple et de modèle...

Au lieu de rejeter le passé, il faut le continuer.

Le fait, c'est que les hommes ne sont pas, comme l'enseigne certaine idéologie abstraite, des exemplaires partout identiques d'une même nature, mais au contraire des types variés, qu'ont diversifiés le climat et le sol, et que cette diversité a dotés de besoins et de goûts dissemblables.

Au lieu de tout ramener à une pauvre monotonie, il faut accueillir les richesses de la variété.

Tels sont les fondements physiques rationnels et affectifs du régionalisme, dont le principe a été adopté pour la France nouvelle.

et L'esprit du Catholicisme

Or la religion chrétienne et surtout le catholicisme aime l'esprit régionaliste.

Car cet esprit est aussi le sien.

Elle aime la continuité : c'est du passé qu'elle déclare que la vérité lui vient. Pour un catholique, la connaissance de Dieu ne jaillit pas de la seule raison, à la façon du feu que lance le volcan en activité, mais elle est transmise de l'extérieur par les témoins du passé, comme la flamme symbolique qui court de relais en relais. Les porteurs de la lumière religieuse, c'est d'abord la Bible, cet écrit, deux fois et même en ses éléments les plus anciens, quatre fois millénaire ; puis la tradition orale, issue de la même révélation et dont le pape et les évêques sont les dépositaires et les interprètes. « Gardez le dépôt ! » répétait saint Paul à son disciple.

Il est évident que le culte de la tradition ne peut que développer le respect des traditions. Et vice-versa.

En fait, les provinces les plus traditionalistes sont aussi celles qui ont le mieux conservé la foi du passé.

L'Eglise aime la diversité.

Sans doute, elle est avide d'unité. « Qu'ils soient un ! » a dit le Christ. Aussi prêche-t-elle à tous le même Credo ; à tous, elle prescrit la même morale, elle distribue à tous les mêmes sacrements.

Mais elle sait aussi que la religion n'est pas un bloc immuable de vérités abstraites à conserver intact ou à introduire brutalement dans des cerveaux, mais une vie de pensée et d'amour à greffer sur des êtres vivants, que les circonstances de temps et de lieux ont fait divers.

Pour les atteindre tous dans leur diversité, elle diversifie ses méthodes et ses procédés.

La lumière projetée est la même pour tous, mais à travers le prisme des circonstances, elle se nuance des teintes de l'arc-en-ciel...

Chez les uns que le climat a rendus plus exubérants, elle admet des cérémonies plus pompeuses ; chez les autres, plus réservés et plus froids, un rituel plus simple.

Les soucis n'étant pas les mêmes chez tous, chez les montagnards et chez les citadins, chez les paysans et chez les pêcheurs, elle institue ici des processions pour les fruits de la terre, et là, des bénédictions de bateaux ; ici, elle bâtit des églises écrasées comme des celliers ; là, elle élève des flèches vertigineuses ; ailleurs, elle sourit aux basiliques de mosaïques et d'or, ou se contente de murs austères et pauvres.

La foi ayant été apportée dans chaque région par des apôtres différents et illustrée, au cours des âges, par des saints qui ont projeté dans leur sainteté le reflet de leur tempérament provincial, l'Eglise admet, conseille et développe les dévotions locales, le culte d'un saint Yves ou d'un saint Nicolas, celui d'une sainte Geneviève ou d'une sainte Marthe.

Au régionalisme, le catholicisme apporte donc plus qu'une bienveillance opportuniste : un esprit analogue, fait de respect pour le passé et d'adaptation aux variétés de l'existence.

**

« — Bah ! c'est une mode ! Cela durera deux ans ! » — S'il ne s'agit que de défilés en robes d'autrefois, c'est fort possible et ce n'est pas grave. Mais si l'on prend la peine de donner aux jeunes Français l'esprit régionaliste de continuité et d'adaptation, ce ne sera plus une mode, mais une révolution dont les conséquences seront durables et bienfaisantes.

Les catholiques, s'ils savent de quel esprit ils sont, ne peuvent que s'en réjouir et l'aider.

G. GIRARD.

L'homme de confiance vous parle

R. SEGUY

La Direction du Service des Prisonniers de Guerre nous adresse le communiqué suivant :

« Il ressort des renseignements parvenus au Général de Corps d'Armée, Secrétaire d'Etat à la Guerre, que les prisonniers craignent d'être oubliés dans l'attribution des récompenses accordées pour fait de guerre. Cette crainte n'est pas justifiée. En réalité, un grand nombre de propositions sont parvenues très tardivement, les chefs qui les avaient établies étant eux-mêmes prisonniers. D'autre part, la publication des citations au Journal Officiel a été provisoirement suspendue pour des raisons d'ordre matériel. Mais la Commission des Récompenses, qui a été réorganisée, le 1^{er} février dernier, et qui siège à Néris-les-Bains, sous la haute autorité du Général d'Armée Dentz, vient de faire connaître qu'une quantité importante de citations est prête à être notifiée. Les prisonniers peuvent être assurés que l'examen de leur dossier de citation est fait en toute équité.

Les camarades ayant appartenu au 8^e Dragons, sont priés de me donner leur nom et leur numéro afin que je puisse les communiquer à l'Association des Anciens du 8^e Dragons.

Le Bureau universitaire de la Délégation de Berlin communique :

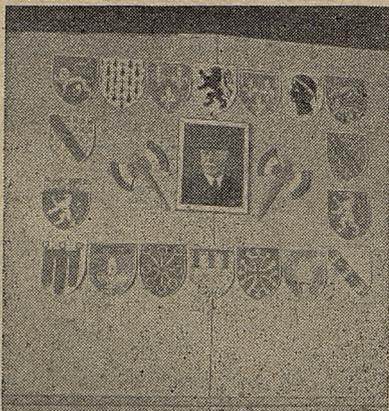
« ... La Direction de l'Enseignement primaire du Secrétariat d'Education nationale a envoyé à MM. les Inspecteurs d'Académie, une circulaire qui invite ces derniers à adresser régulièrement aux familles des instituteurs prisonniers les bulletins départementaux dès leur parution.

Sanitaires reconnus par les *Autorités Françaises*. — Les démarches ayant été faites régulièrement en France et votre dossier transmis, vous devez attendre désormais d'être reconnus Sanitaires par les *Autorités Allemandes*. Une attestation officielle vous sera remise dès reconnaissance sans autre démarche de votre part.

DONS CROIX-ROUGE HABILLEMENT

J'ai le regret de vous faire connaître qu'il n'y a plus ni chaussures, ni pantalons au magasin d'habillement - Dons Croix-Rouge.

Les Hommes de Confiance des Kommandos sont priés de me fournir de toute urgence les noms, prénoms, matricules des camarades n'ayant aucune famille. Ces listes devront me parvenir avant le 5 novembre. M'envoyer un état signé, même s'il est néant.



BUREAU DE L'HOMME DE CONFIANCE
PANNEAU DES PROVINCES

UN CONSEIL UTILE

Hommes de confiance des Kommandos !
Sachez que la collection du journal « ESPOIR » vous sera toujours utile. Conservez donc les divers numéros pour vous y reporter en cas de besoin :

- Communications de l'Homme de confiance du Stalag
 - Instructions et bilans de l'Œuvre Française d'Assistance du Stalag
 - Les activités du C.I.N.
 - Les Conseils du Médecin
- et toutes les communications diverses : bibliothèque, loisirs, etc.

A L'HOPITAL DU STALAG VC

par le Médecin-Capitaine J. VAIREL

Une brève revue des réalisations actuelles, au point de vue loisirs et général, de l'hôpital principal du Stalag où beaucoup de nos camarades du Camp et des Kommandos ont fait un séjour plus ou moins prolongé.

La Bibliothèque est l'organisation la plus appréciée. Elle comporte 940 volumes dont un certain nombre est réservé exclusivement aux malades contagieux. Tous les genres sont représentés. Le catalogue est présenté sous forme de tableaux muraux ; les distributions ont lieu trois fois par semaine ; le livre est prêté sous caution de 50 pfgs. Des sanitaires (Courtier, Julliot, Soudeix, Turpin) et un malade rapatriable, Royer, assurent, avec compétence et dévouement, son fonctionnement, le classement des périodiques, le « rhabillage » des volumes.

La Section Théâtrale fait relâche pendant la belle saison. Mieux vaut flâner, lire, jouer aux boules au jardin que respirer l'atmosphère polluée et surchauffée du fumoir. Les longues journées d'hiver reviendront bien assez vite !

La Causerie hebdomadaire a été supprimée depuis le début de juillet, date du départ du censeur de l'hôpital. Beaucoup le regrettent et espèrent son rétablissement. Tous les sujets étaient traités : géographie, voyages, biographies, techniques de fabrication, questions sociales...

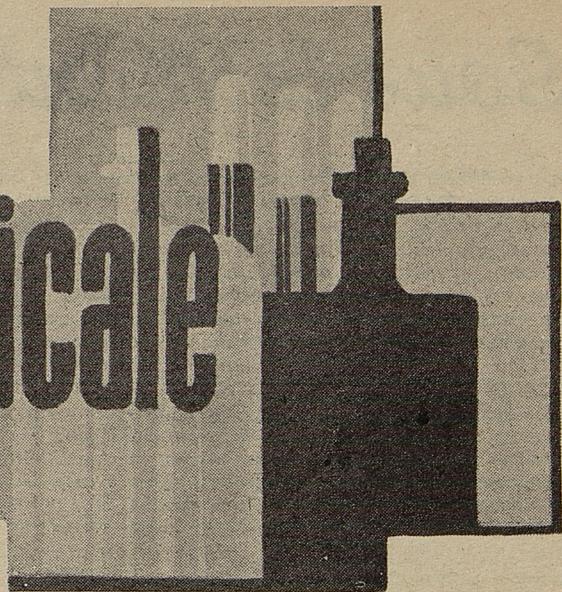
Cinq musiciens seulement — dont un rapatriable — figurent dans l'effectif du personnel (3 violons, 1 clarinette, 1 trompette-accordéon). Aucun d'entre eux n'est apte à diriger un orchestre. Il s'en constitue un quand le hasard nous amène, de l'extérieur, des professionnels. Encore son existence est-elle précaire, vouée aux aléas d'une sortie ou d'un départ de « D.U. ». On aimerait, beaucoup plus souvent, entendre de la musique classique, légère et de danse ! Et merci à Marcel Kapps qui, dans des conditions difficiles, met depuis plusieurs mois son talent et son dévouement au service de notre orchestre et de notre chorale.

Un Service d'Accueil Provincial fonctionne depuis plusieurs semaines. Dès qu'un camarade est admis, le représentant de sa province est alerté. Il l'accueille et le met en rapport avec ceux de sa région. On fait ou... refait connaissance, on parle du pays. Et l'on remarque maintenant au fumoir, au jardin, les Provençaux, les Limousins, les Savoyards, distingués par leurs écussons.

Nos œuvres d'entraide ont un double but : secourir les familles des camarades nécessiteux du personnel et du Kommando auxiliaire, verser une prime, en cas de maladie, aux sanitaires non reconnus et aux travailleurs de ce Kommando. Les fonds proviennent d'une « Caisse de solidarité générale » alimentée par le versement mensuel d'une journée de travail, les recettes des manifestations de tous ordres, les dons.

Le dimanche, en un tournemain, le fumoir est transformé en chapelle. Un vitrail de genre ancien, dû à W. Maupas, masque les deux fenêtres et forme fond d'autel, des tentures rouges, l'autel surélevé, et voilà créée une atmosphère d'ombre et de recueillement que la chorale remplit de chants liturgiques. Cette chorale, malheureusement, n'est autorisée à répéter qu'une fois par semaine !

la page médicale



EVOLUTION ET LIMITES DE LA MEDICINE

La science médicale a fait, depuis Pasteur en particulier, des progrès indéniables, et chaque année voit de nouvelles découvertes cliniques, biologiques ou thérapeutiques. Est-ce à dire que le domaine de la maladie sera entièrement connu dans un avenir plus ou moins proche et que l'homme soit assuré, à défaut de l'immortalité, au moins d'une santé irréprochable ? Certes non ! A mesure que l'on avance dans les connaissances médicales, on voit s'agrandir le champ des recherches, se multiplier les inconnues et s'évanouir l'espoir d'une perfection, idéal qu'il faut rechercher tout en étant certain de ne jamais l'atteindre.

A cela plusieurs raisons. La première est que nous ignorons et ignorerons probablement toujours la nature même de la vie ; nous n'en connaissons que certaines manifestations physiques ou chimiques, mais son essence propre nous échappe ; faute de cette connaissance, d'immenses possibilités, d'immenses domaines de recherches nous resteront interdits.

D'autre part, l'étude de la pathologie proprement dite s'avère inépuisable. Les maladies nouvellement individualisées ne sont pas des vues de l'esprit et ne sont pas non plus trouvées, en général, parce que l'apparition récente dans l'humanité. Le gros public ne l'entend pas toujours ainsi et il est fréquent, surtout à la campagne, de s'entendre dire : « Votre cancer (ou telle autre affection) n'existait pas autrefois ; on vivait plus longtemps et personne ne souffrait de toutes ces maladies qu'apporte la vie moderne ou qu'inventent les médecins. » Quelle erreur ! Le cancer, de même que la plupart des maladies plus récemment étudiées, existait indiscutablement de tout temps et sans doute avec la même fréquence qu'aujourd'hui. Il est, bien sûr, des maladies créées par la vie moderne (radiodermite, par exemple) ou devenues plus fréquentes (cancer primitif du poumon), alors que d'autres deviennent plus rares (goutte) ou se modifient dans leur forme (rhumatisme articulaire aigu) sans que je tienne compte ici de celles, nombreuses, qui ont régressé à la suite d'une prophylaxie intense par l'hygiène ou les vaccins. Mais on peut dire, en gros, que nos grands-parents ont souffert des mêmes maux que nous, tout en ignorant leur nature, en les étiquetant de manière fantaisiste ou en englobant dans un cadre commun des affections que le progrès a différenciées par la suite. Le cas est flagrant pour l'appendicite qui, confondue avec diverses « coliques », n'était ni diagnostiquée, ni opérée il y a quelques décades ; les gens mouraient pourtant (et souvent) d'appendicite ! Nos « anciens » sont donc mal fondés à prétendre que les médecins modernes l'ont inventée ou qu'elle n'existait pas de leur temps, et il ne viendrait aujourd'hui à personne l'idée de soutenir une telle conception. Ce raisonnement est valable pour le cancer et autres maladies ; par ailleurs, certaines affections prétendues plus fréquentes de nos jours ne le sont qu'en apparence, parce que dépistées précocement et dans leurs moindres formes grâce aux possibilités modernes, alors que seuls les cas évidents étaient diagnostiqués autrefois.

Ainsi, l'opinion suivant laquelle on se portait mieux dans le passé n'est qu'illusoire. Des statistiques irréfutables mon-

trent d'ailleurs que la moyenne de la vie est plus élevée actuellement, grâce à l'hygiène et aux progrès médico-chirurgicaux. Ne nous laissons donc pas impressionner par les bons grands-pères qui nous disent : « On ne connaissait pas toutes vos maladies de mon temps, et l'on vivait vieux ; regardez-moi, j'en suis la preuve. » ... Eh non, grand-père ! Vous prouvez simplement que vous étiez bâti « à chaux et à sable » ; nous ne voyons de votre génération que les sujets robustes, ayant bénéficié comme vous d'une heureuse longévité, mais vous oubliez de nous parler de ceux qui sont morts jeunes, morts de maladies existant déjà de votre temps et que vous prétendez être une tare de notre génération ; vous ne saviez pas les diagnostiquer, mais vous n'avez pas à en rougir ; sachez simplement reconnaître objectivement, de bonne foi, les progrès de la science.

Et nous ? Ne soyons pas aussi chauvins que ce grand-père lorsque, devenus vieux, nous parlerons avec la génération montante ! Notre situation sera semblable en face des nouvelles découvertes, et nous ne devons pas nier avoir souffert de maux que nous méconnaissons simplement à l'heure actuelle.

C'est ainsi que la question du cancer, à peine abordée, nous laisse entrevoir une grande complexité, et il est probable que nos descendants y discerneront, plus que nous encore, bien des variétés, peut-être même des affections différentes, justiciables de traitements différents : ces maladies existent déjà, mais, dans l'état actuel de nos connaissances, nous les englobons sous le terme général de « cancer » ; est-ce à dire que nous devons raconter à nos enfants que nous nous portions mieux qu'eux et que nous ne souffrions pas des cancers X ou Y ou d'autres processus pathologiques qu'ils auront su individualiser et peut-être guérir ?

Il faut savoir aussi qu'une maladie ou un microbe peuvent évoluer au cours des âges, spontanément ou par réaction contre la thérapeutique. Un germe pathogène arrive à se vacciner, si l'on peut dire, contre vaccins, sérums et médicaments ; nous trouvons de plus en plus de syphilis « arsénorésistantes » par exemple, et il faut plus de sérum antidiphthérique pour juguler une diphthérie grave qu'aux premiers temps de son emploi. L'étude de la médecine doit suivre cette évolution.

D'autre part, la maladie agit sur un être vivant, aux réactions variables ; la science médicale est donc infiniment plus complexe, moins justiciable de lois nettement définies qu'une science dite « exacte ». Cela encore contribue à empêcher une connaissance absolue.

Enfin, les diverses branches de la science sont interdépendantes et le progrès de la médecine ainsi que ses limites sont fonction des autres connaissances humaines également limitées.

Telles sont les principales difficultés rencontrées par la médecine et assignant des limites à ses progrès. Nous pouvons en tirer une leçon de modestie, tout en admirant l'esprit humain qui travaille sans cesse à s'approcher d'une perfection qu'il sait ne jamais pouvoir obtenir.

H. JOUANDON.

Sous le Manteau d'Arlequin

Nous souffrons. Chacun de nous supporte une douleur qui lui est propre. Abolition de la liberté, privation de tendresse, ankylose de l'esprit, fléchissement de l'espoir, tous ces maux sont les nôtres. Mais, dans notre vie de commune misère, il est un mal qui nous ronge comme un acide : c'est la désespérante monotonie des jours. Aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui... Nous ne vivons plus dans le temps ; c'est le temps qui nous absorbe et nous dissout.

Toutefois, dans ce noir qui semble ne plus vouloir s'estomper et disparaître, le théâtre nous apporte périodiquement sa lumière réconfortante. Dans les Camps de Prisonniers, le comédien a une mission magnifique à remplir. Il doit faire rire lorsque les cœurs sont lourds, raviver les sensibilités éteintes, susciter des émotions nouvelles, créer la détente et l'oubli. Certes, il s'agit d'un public très spécial. Pour le bien comprendre, il faut se rendre compte de l'absence de cette sélection qui s'opère normalement dans la vie civile est qui est due aux différents caractères des salles de spectacles. Au camp, on ne va pas voir telle pièce, tel auteur ; on vient au spectacle tout simplement. Il est donc nécessaire que les spectacles soient variés. Aux uns, le vaudeville ou la farce apportent leur bonne humeur, leurs silhouettes cocasses, le comique des situations ; d'autres préfèrent les études de caractères et les analyses de la comédie moderne. Dans l'ensemble, le public est sensible au beau, à ce qui est mesuré, naturel et clair.

Le comédien devra donc s'efforcer de jouer « vrai », de tirer le maximum du rôle qui lui est confié. Dès qu'une œuvre a été choisie, chacun des interprètes doit apporter, dans la réalisation du spectacle, toute sa foi, toute son intelligence

et tout son enthousiasme. C'est pourquoi le théâtre développe intensément l'esprit d'équipe qui est la condition de toutes les réussites. Les intrigues de coulisses, les excès de vanité, les vexations mesquines, tout cela doit être pilonné par la seule volonté de distraire et de servir.

C'est bien là, en définitive, le double but à atteindre. Un spectacle propre, sans trivialités, mais aussi sans niaiseries, de temps en temps une pièce d'une bonne tenue littéraire et qui sorte des sentiers battus, voilà une distraction à la fois saine et utile, capable de procurer à ceux qui souffrent deux ou trois heures d'oubli. Servir aussi ! Le comédien doit servir l'auteur et non se servir de l'auteur. Jouer de bons auteurs, c'est servir la pensée française. Lorsque l'occasion se présente, montrer par un spectacle comme celui de « La Revue Impériale » le visage de la France et de son Empire, c'est réveiller les sentiments nobles et fiers, c'est servir la cause française. Et le succès vient couronner les efforts.

Mais il est quelque chose de plus doux que la griserie des applaudissements ou l'encens vite dissipé des félicitations. C'est la confiance, exprimée par de multiples bouches connues ou inconnues et qui revient comme un leit-motiv : « Ah ! pendant deux heures, j'ai oublié que j'étais prisonnier. »

Jeux de lumière, décors, costumes et maquillages ont créé, avec la magie du verbe, la bienfaisante illusion... Les enfants seuls, dit-on, comprennent le merveilleux.

...Mais ne sommes-nous pas de grands enfants ?

Pierre BLANC.

La Seine (suite)

visions de jadis. Et tout ce passé me saisit à mon tour, les fantômes m'entraînaient dans leur ronde, surgissaient à mes côtés, me précédaient, et chacun me contait quelque chose, à l'oreille, et c'était une page de l'histoire de Paris, et bien souvent une page de l'histoire, et j'avançais au milieu de ce passé, toujours vivant grâce à ces pierres grises et à ce fleuve vert.

Et je rêvais à d'autres matins, à d'autres soirs où la Seine a d'autres aspects : lorsque le vent est d'ouest il lui apporte, en remontant ses eaux, tous les parfums de la grasse Normandie, ce sont ceux du sainfoin et du trèfle trop épanouis, aux senteurs lourdes de pollen, l'odeur mouillée de la terre aux soirs d'orage et les sirènes des chalands semblent alors l'écho plus proche de bêtes abandonnées dans les prés aux barrières blanches. Parfois, c'est l'Oise, la Marne qui lui apportent leurs souvenirs et leurs rêves, et l'eau est alors plus triste, plus rouge. Ils ont vu tant de sang, ces fleuves héroïques, qu'ils ne savent plus sourire, et la Seine, matrone vieillie et pleurant ses deuils, est plus lourde, plus lente sous ses grands ponts :

« Tant de beaux ponts, de tous les âges, qui passent, qui enjambent, qui sautent le beau fleuve, chacun selon ses moyens, de leur pas, de leur pied, selon le plus ou le moins, selon les infirmités de leur âge, les uns alertes, d'un seul trait, les autres infiniment plus vénérables, déjà comme un peu béquillards. »

Comme elle est vraie, cette vision de Péguy, et comme il les a compris et aimés les vieux fleuves et les vieux ponts de France : La Loire, « Reine que les Rois ont aimée », et cette Seine, sur les bords de laquelle, par un beau soir d'été, Bailly donna naissance au drapeau de France, en mêlant les couleurs de Paris à la blancheur liliale du blason royal.

Robert FILÈRE.

« LE COQUILLARD »

Dans un seul numéro de *L'Echo de Nancy*, celui du 25 septembre, nous avons relevé quelques coquilles... ou bizarreries qui ne sont pas sans saveur.

Dans la chronique régionale, nous avons pu lire :

Remiremont. — Une automobile gauche a eu le gros orteil écrasé que pilotait M. Léon Antoine, négociant en bois au Val d'Ajol, a tué le cheval de M. Louis Deschasseaux, cultivateur au Peutet, alors que l'animal rentrait à l'écurie. L'automobiliste a été légèrement blessé au visage par des éclats de vitres.

Nous ignorions que Pierre Dac faisait du journalisme.

Dans la chronique « A travers la ville » :

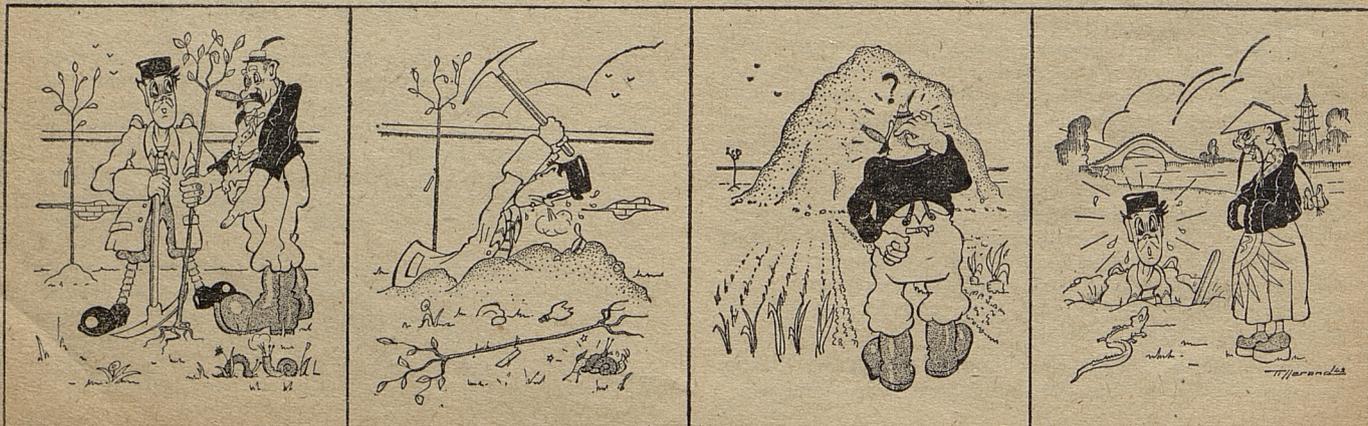
« A propos des vols commis sur le marché par des enfants, précisons que Madame Suvorov, 42 ans, ménagère, rue Notre-Dame, est seulement inculpée », etc...

On se demande, connaissant les méfaits de cette enfant précoce, de quel crime elle ne sera pas capable quand elle aura atteint l'âge de la raison.

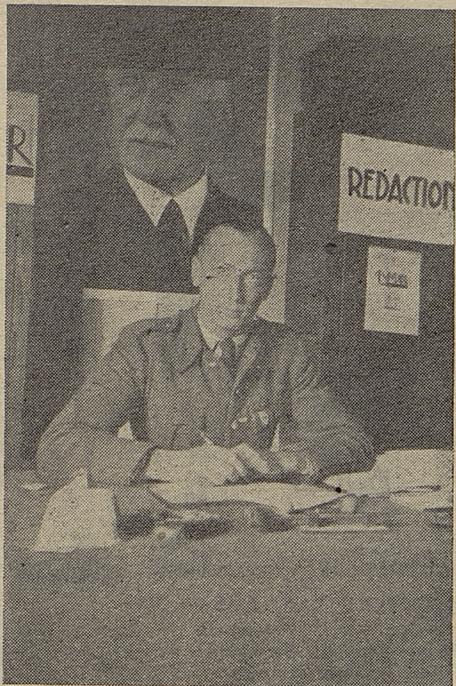
Sous le titre « La tendre marraine et l'ingrat Polonais », nous avons lu ce qui pourrait offrir aux cinéastes un excellent scénario et qui se conclut ainsi :

« L'ingrat Polonais, abusant de la confiance qui lui était témoignée, disparut un jour en emportant 14 paires de draps, du linge, des livres, 6 assiettes d'or massif, et 22 pots de confiture pesant chacun 7 kilos. »

On se demande quel moyen de transport utilisa, pour ce véritable démenagement, le Polonais ingrat. Nous soupçonnons fort qu'il s'enfuit avec son butin dans la région de Remiremont et qu'il n'est pas étranger au terrible accident qui endommagea si fort cette automobile gauche qui perdit son orteil, le cheval et les différents personnages du drame qui était raconté plus haut. Nous aurions bien cherché une explication en première page, mais nous avons craint de nous prendre les pieds dans un embrouillamini encore plus épais.

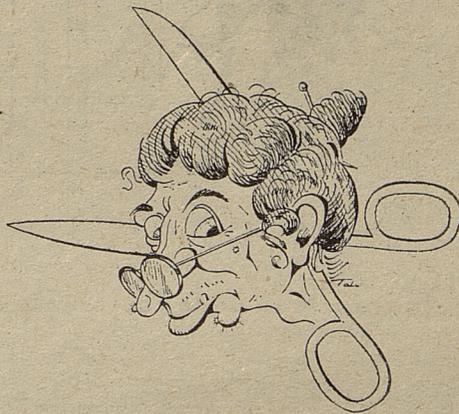


IMAGES DE CAMP

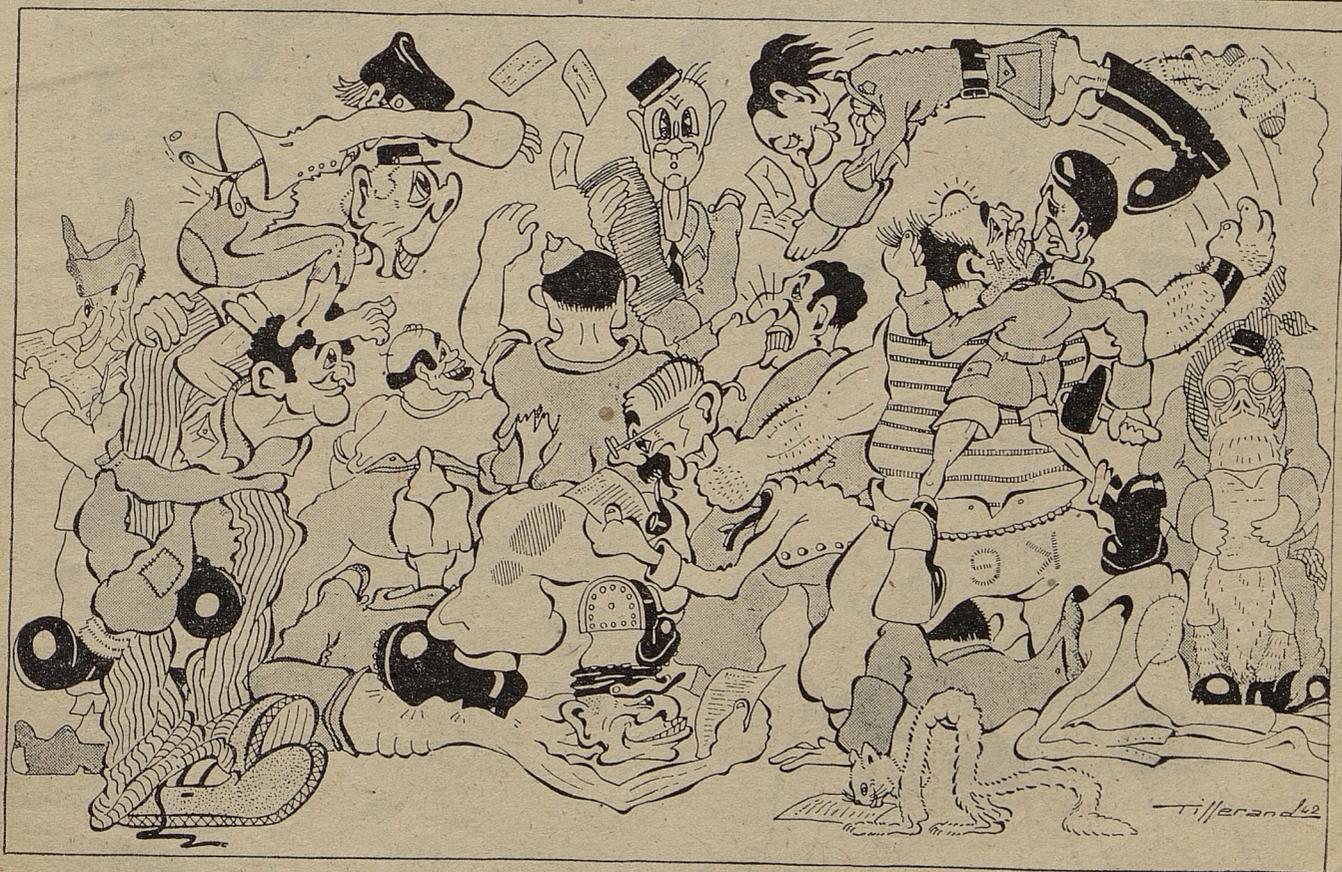


Ah ! les ciseaux du Directeur !

Nos lecteurs ont sans doute remarqué qu'il manquait quelque chose au dernier article du Docteur Jouandon sur l'Hygiène, car la conclusion paraissait d'une importance nettement disproportionnée avec le développement qui la précédait. Nécessité de la mise en page ! Telle fut la défense de notre Directeur durement pris à partie par notre chroniqueur médical, le second ne pardonnant pas au premier l'usage qu'il fait de ses ciseaux. Mais notre excellent Docteur Jouandon se console toutefois à la pensée que peut-être un jour un abeès vengeur lui permettra d'exercer ses... talents, le bistouri en main, sur la personne coupable d'André-Masson.

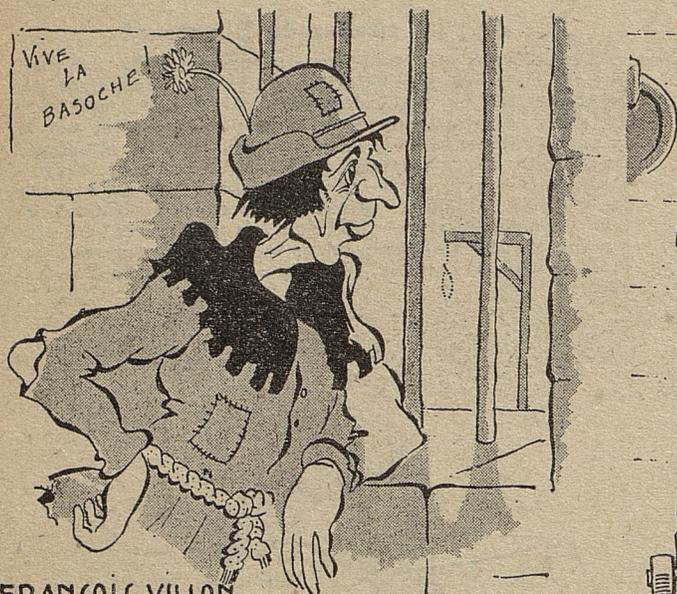


ANDRE-MASSON, directeur d'Espoir, tel qu'on peut le voir à son bureau, et tel que le Docteur JOUANDON, l'imagine dans ses cauchemars (sous les traits d'Anastasia)



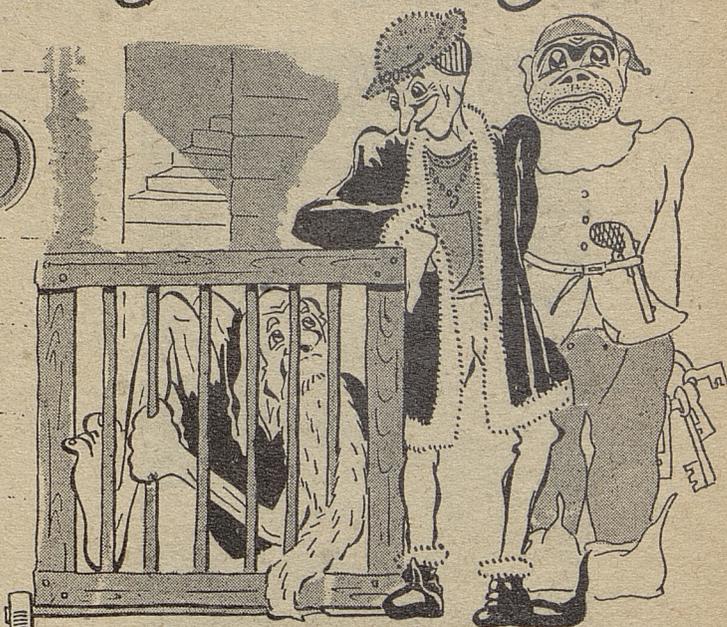
DISTRIBUTION DU COURRIER

Les grands prisonniers.



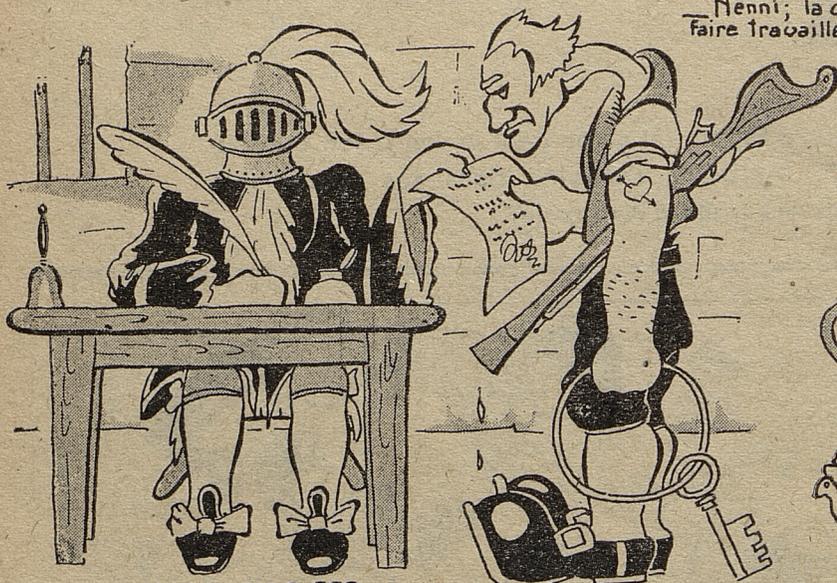
FRANÇOIS VILLON.

— Tiens!... la cravate se porte courte cette année...



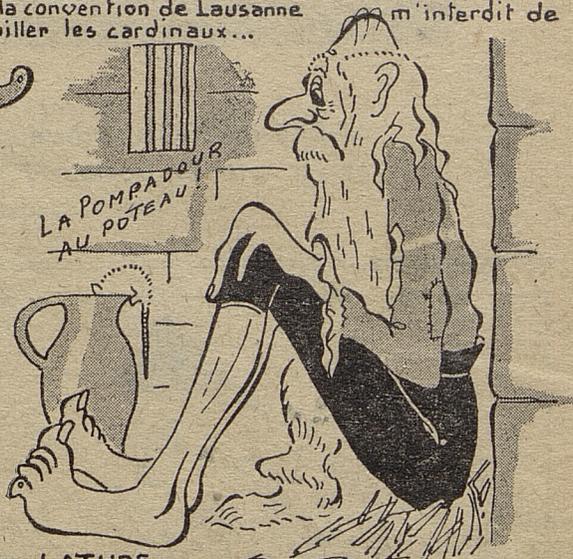
CARDINAL DE LA BALUE.

— Par pitié, sire; envoyez-moi dans un Kommando!
— Nenni; la convention de Lausanne m'interdit de faire travailler les cardinaux...



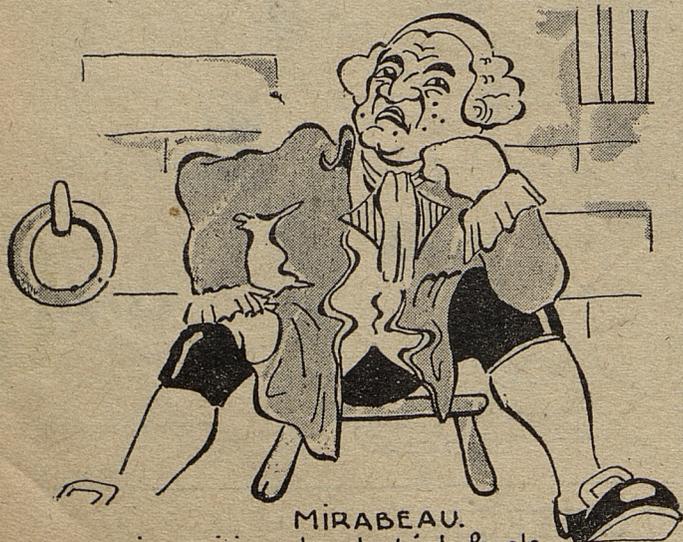
LE MASQUE DE FER.

— Tenez mon ami; faites passer cette annonce : «échangerais coiffure métallique contre chapeau mou...»



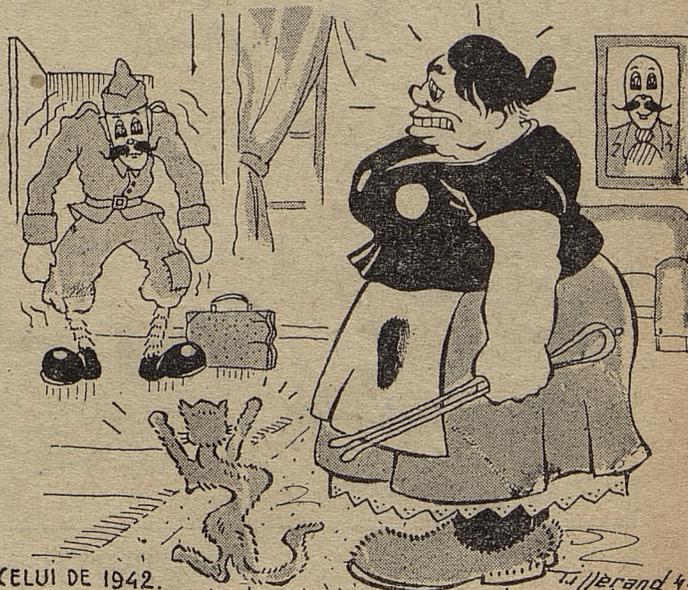
LATUDE.

— J'aurais préféré le camp de jeunesse surveillée...



MIRABEAU.

— Je ne suis pas ici par la volonté du Peuple, et j'en sortirais bien sans la force des baïonnettes...



CELUI DE 1942.

RETOUR. — Ah! te voilà quand même... C'est ce que tu appelais aller faire une période!